	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

PO

Ar

C. C

LE
PORTEFEUILLE ROUGE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

Arrangé pour les cercles de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN

MONTRÉAL
C. O. Beauchemin & Fils, Libr.-Imprimeurs
256 et 258, rue Saint-Paul.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

MAURICE.
LE COMTE DE KERVEGUEN, amiral.
HENRI, son fils.
MONSIEUR DE FOLBERT.
DUROMÉ, banquier.
MARCEL, neveu de Faustin.
FAUSTIN, serviteur de Duromé.
JACQUES, " "
BOUQUIN, marin.
LE PÈRE LAJOIE, marin.
DANIEL, marin.
GARNIER, chirurgien de marine.
VESTRIS, danseur.
CHASSÉ, chanteur.
Un majordome.
Un mousse.
Marins, invités, domestiques, un singe.

L'ACTION SE PASSE EN 1770.

DE LA PIECE.

VEGUEN, amiral.

BERT.

Faustin.
de Duromé.
“

marin.

en de marine.

nestiques, un singe.

PASSE EN 1770.

LE

PORTEFEUILLE ROUGE

ACTE 1ER (Prologue).

LA NUIT DU 15 FÉVRIER

n petit salon élégamment meublé, style Louis XV : à droite une porte conduisant à la salle à manger, au fond, porte d'entrée pour le dehors, à gauche, une fenêtre ouvrant sur un balcon.

SCÈNE I.

FAUSTIN, JACQUES.

Faustin est étendu sur un sofa et ronfle.

JACQUES (*venant de gauche et regardant Faus-*
).—Par saint Eloi ! le voilà qui ronfle ! (*ppe-*
t.) Faustin !... (*Le secouant.*) Hé !... Faustin !

FAUSTIN (*se réveillant brusquement et se met-*
t sur son séant).—Hein ! quoi ? qu'est-ce que
st ?

JACQUES.—Je te demande un peu ce que tu
là ?

FAUSTIN.—Moi ?... je... je nettoyais les
ubles.

JACQUES. — En te couchant dessus, comme l'ordinaire, fainéant !

FAUSTIN. — Jacques, tes expressions sont dur à digérer.

JACQUES. — Sois tranquille, va !... M. Durom notre maître, t'en fera avaler bien d'autres.

FAUSTIN. — C'te farce ! M. Duromé ne viend pas de sitôt, puisqu'il est en voyage.

JACQUES. C'est ce qui te trompe ; il est Paris depuis deux jours, et il va venir ce so souper à Passy.

FAUSTIN (*changeant de position et s'assey sur le sofa*). - Hein ! ici ?

JACQUES. — Ici, dans sa petite maison.

FAUSTIN. — Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

JACQUES. — Joseph, son valet de chambre, q est là avec des paniers pleins de provisions un souper complet, pour la société ordinair quoi !... des gens de finance, comme lui, hommes de qualité... Enfin, tout ça sera ici da une heure ou deux.

FAUSTIN (*se levant brusquement*). — Nom d' phoque ! comme disait mon amiral, il n plus temps de rire... Allons, veux-tu bien trémousser un peu, que diable... Va à la ca mets le couvert, vite, dépêchons, paresseux !

JACQUES. — J'aime bien ça, par exemple ! Mais le couvert est prêt et le souper aussi.

FAUSTIN. — Tu m'assures que rien ne manq et qu'on peut s'en reposer sur toi ?

JACQUES. - Eh oui !

FAUSTIN. — Suffit ; alors, je m'en repose. *va se remettre sur le sofa. On entend parle dehors.*)

JACQUES. — Qui vient là ?... (*La porte s'ouv*

FAUSTIN (*se levant*). — Tiens ! c'est Mar mon filleul.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.—Le v'la!... Bonjour, parrain!...

FAUSTIN.—Ah çà ! quel vent saugrenu t'amène ici, mon garçon ?

MARCEL.—Je vas vous expliquer la chose... V'là cinq ans, vous savez, que je suis à la charge de feu mon oncle! mais, tout à coup, feu mon oncle est décédé, afin que vous le sachiez... Comprenez-vous ?

FAUSTIN.—Oui, je conprends que le défunt n'est pas vivant, imbécile!...

MARCEL.—Oui, l'imbécile!... A preuve qu'il ne m'a pas laissé un sou! les mauvaises pratiques l'ont ruiné!... Alors il y a des gens qui m'ont dit: "Puisque te v'là sur le pavé, mon garçon, faut tirer parti de ton éducation."

FAUSTIN.—Ton éducation?... Qu'est-ce que tu sais donc?

MARCEL.—Je sais grimper aux mâts de cocagne.

FAUSTIN.—Eh bien ?

MARCEL.—Eh bien, ils m'ont dit: "Fais-toi mousse, c'est un état tout trouvé."

FAUSTIN.—Pas si bête!... Et tu t'es engagé?..

MARCEL.—Sur un beau bâtiment qui va partir de Brest pour l'île Bourbon... il n'attend plus que moi... J'ai voulu vous dire adieu,... mais v'là-t-il pas qu'en route il m'est venu une autre idée ?

FAUSTIN.—Bah ! Laquelle ?

MARCEL.—J'aimerais mieux, si ça vous était égal, rester ici, à votre charge.

FAUSTIN.—Eh bien, en v'là une... charge !

Marcel. C'est que j'ai peur, voyez-vous, de n'avoir pas le pied marin... Il me semble que je suis fait pour le plancher des vaches.

Faustin.—Tu ne sais pas ce que tu refuses... je peux t'en donner des nouvelles... moi.

Marcel.—Des nouvelles... de quoi ?

Faustin.—De ta profession, qui est superbe et lucrative... Ah !... d'abord, tu vas dans des pays chauds... c'est déjà une économie d'habillement.

Marcel.—On n'a donc pas de nippes, là-bas?

Faustin.—Ce serait un luxe indécent... Mais par exemple, il faut de fortes chaussures.

Marcel.—Pourquoi donc ?

Faustin.—A cause du pavé de l'endroit... Des rubis, des saphirs, des perles fines et autres diamants, qui sont les cailloux du pays.

Marcel (*ébahi*).— Tiens ! tiens !... Vous avez vu ça, vous?

Faustin.—Si je l'ai vu !... C'est depuis ce temps-là que j'ai des éblouissements... tous les soirs, après souper.

Marcel.—Sapristi... Et vous n'avez pas apporté de ces cailloux-là ?

Faustin.—Les habitants avaient défendu l'exportation... Heureux Marcel ! tu verras tout ça ... et tu en rapporteras !...

Marcel.—Je pense bien !...

Faustin.—Ah ça ! quand pars-tu ?

Marcel.—Tout de suite, par la diligence...

Faustin.—Mais la diligence ne part que demain matin, et d'ici là?...

Marcel.—D'ici là, je resterai avec vous.

Faustin.—Ah bien, oui ! Et M. Duromé qui va venir ! Il nous a bien défendu de recevoir qui que ce soit.

MARCEL.—Mais je ne suis pas qui que ce soit, moi ; un filleul, ça ne couche pas à la porte !

JACQUES.—Il y a bien une espèce de niche...

MARCEL.—Une niche !...

JACQUES.—Je veux dire un petit coin, sous le hangar qui est de l'autre côté du parc, près de l'ancien pavillon de M. Folbert. Personne ne le verra ; il dormira là sur la paille fraîche, et il décampera avant le jour.

MARCEL.—Je me blottirai là comme un lapin.

FAUSTIN.—En attendant, il faut te rendre utile ... Allons, essuie-moi ces verres, range-moi ces bouteilles... (*Il montre un panier de vin que Jacques avait apporté.*) Je veux regarder comment tu t'y prendras. (*Il se remet sur le sofa.*)

JACQUES (*à Faustin*).—Attention ! voici quelqu'un. (*Faustin se remet sur ses pieds.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FOLBERT.

Marcel est occupé dans un coin à ranger les bouteilles qu'il tire du panier.

FAUSTIN (*saluant*).—Monsieur de Folbert...

FOLBERT (*préoccupé*).—Bonjour, Faustin, bonjour... Duromé n'est pas là ?...

FAUSTIN.—Pas encore.

FOLBERT.—Mais il doit venir ?

FAUSTIN.—Nous l'attendons.

FOLBERT (*à part*).—Je m'en doutais.

FAUSTIN.—Il y a bien longtemps que nous n'avons vu monsieur de Folbert, un ancien habitué de cette maison... Est-ce que monsieur

aurait cédé le pavillon qu'il occupait autrefois dans le parc ?

FOLBERT. — Non.

FAUSTIN. — J'avais tant de plaisir à servir monsieur de Folbert, dont les manières sont si généreuses !... Est-ce que monsieur aurait fait un voyage ?

FOLBERT. — Oui.

FAUSTIN. — Avec M. Duromé ?

FOLBERT. — Non.

JACQUES. — Tu fatigues monsieur avec tes questions ! (*A Folbert.*) Est-ce que monsieur est du souper ?

FOLBERT. — Ah !... Duromé vient souper... seul ?

JACQUES. — Oh ! non, avec beaucoup de monde...

FOLBERT (*à part*). — Diable !... voilà qui dérange mon projet...

JACQUES. — Vous ne le saviez pas ?

FOLBERT (*un peu embarrassé*). — Si fait !... mais je n'étais pas sûr du jour... C'est égal... Je vais l'attendre. (*Il va à la fenêtre qu'il ouvre.*)

FAUSTIN. — A votre aise... (*A Marcel.*) Allons, Marcel...

MARCEL (*qui tient une bouteille à la main, se retourne et aperçoit Folbert*). — Ah ! (*Il laisse tomber la bouteille, qui se casse.*)

FAUSTIN. — Ce maladroit !... Qu'est-ce qu'il a ?...

MARCEL. — Chut !... (*Prenant Faustin et Jacques à part.*) C'est lui !...

FAUSTIN. — Eh bien ?

JACQUES (*à Marcel*). — Est-ce que tu le connais ?

Marcel (*bas*).—Si je le connais!... J'ai son souvenir gravé là... (*Il montre ses reins.*)

Faustin (*criant*).—Sur ton dos!...

Marcel.—Plus bas!... V'là ce que c'est... Il y a deux mois... je suis allé avec feu mon oncle... qui n'était pas encore mort... pour demander à ce monsieur-là le prix d'un attelage superbe... Il nous a d'abord envoyés promener ... et comme mon oncle regimbait, il a fait signe à un grand diable de laquais... et lui, d'un côté, le laquais de l'autre, ils sont tombés sur nous à grands coups de gaule... J'ai dégringolé l'escalier par-dessus mon oncle... J'en ai encore les marques.

Faustin (*riant*).—Ah! ah! si tu m'en crois, ne t'en vante pas.

Marcel (*à part*).—Oui, c'est bien lui, le brutal qui... (*Folbert se retourne. Haut et saluant.*) Votre serviteur de tout mon cœur.

Folbert.—J'ai vu quelque part la figure de ce drôle.

Marcel (*à part*).—La figure? ça m'étonne. (*Prenant Faustin à part.*) Dites donc, parrain, à présent que me voilà héritier de mon oncle, c'est à moi que le monsieur doit l'argent...

Faustin.—Eh bien, demande-le-lui, et il te paiera... dans la même monnaie.

Marcel (*vivement*).—Merci, je l'en tiens quitte! (*Il sort en se frottant les reins.*)

Faustin.—Nous vous laissons, monsieur de Folbert.

Folbert.—Allez, mes amis. (*Faustin et Jacques sortent.*)

SCÈNE IV.

FOLBERT *seul.*

FOLBERT.—Il doit venir souper ici... et sans doute y passer la nuit... Il faut que je le voie, que je lui parle ce soir même !... le maudit usurier... J'ai eu tort de me brouiller avec lui !... Depuis ce jour-là, il m'a fermé sa bourse, son crédit, jusqu'à sa porte !... Il faut pourtant que je le voie... il faut qu'il me rende cette lettre de change que je lui ai fait accepter autrefois, sur la signature d'un banquier allemand... Cette fatale lettre de change échoit demain ; demain elle sera reconnue fausse !... Duromé, furieux, ne manquera pas de me dénoncer, de me perdre... je le connais... il faut parer le coup à tout prix ! Je lui ai écrit qu'on se présenterait demain à neuf heures, ici, pour la solder de ma part... donc, il aura pris soin de l'avoir sur lui... Mais je comptais qu'il viendrait seul, et, dans ce cas, j'aurais pu, de gré ou de force... Mais ces amis qu'il attend ?... N'importe ! à tout hasard, ménageons-nous les moyens de pénétrer ici cette nuit... (*Il va au balcon.*) J'aurai pour retraite mon pavillon, à l'autre bout du parc, et la rivière à traverser tout près de là... A présent... (*Il pousse le dos d'un fauteuil et casse une vitre.*)

SCÈNE V.

FOLBERT, FAUSTIN, MARCEL, *puis* JACQUES.

FAUSTIN (*accourant au bruit*).— Par la sainte Barbe ! qu'est-ce qui casse les vitres ?

FOLBERT. — Parbleu ! je suis un grand maladroit ! c'est en reculant ce fauteuil...

FAUSTIN.—Oh ! ça peut arriver à tout le monde.

MARCEL. — C'est vrai, ça ! et moi-même qui ne suis pas manchot...

FAUSTIN. — Diable ! à cette heure-ci, comment faire pour trouver un vitrier ?...

FOLBERT. — Bah ! vous ferez remettre ça demain... En attendant, je connais le proverbe... (*Il fouille dans sa poche.*) — Qui casse les verres...

MARCEL (*tendant la main*). — Les paye.

FOLBERT (*donnant de l'argent à Faustin*). — Voici pour réparer ma sottise.

FAUSTIN. — Deux louis !

FOLBERT. — Le reste est pour votre peine, mon vieux baleinier.

FAUSTIN. — Ah ! monsieur le chevalier ! toujours généreux !

MARCEL (*à part*). — Le ladre ! il paye la casse des vitres, et il ne paye pas celle des membres ! (*Il se frotte les reins.*)

FOLBERT (*qui est allé prendre son chapeau*). — Décidément, je n'attendrai pas votre maître... Je me rappelle certaine affaire à Paris.

FAUSTIN. — Vous partez ?

FOLBERT. — Oui... Surtout ne dites pas à Duromé, ni à personne, que je suis venu... ils m'en voudraient de leur avoir faussé compagnie...

FAUSTIN. — N'ayez pas peur... muet comme un poisson !...

JACQUES (*accourant*). — Alerte ! voici déjà un carrosse, et deux messieurs qui en descendent.

FOLBERT (*montrant la gauche*). — Je vais sortir par là... (*A Faustin.*) Je compte sur votre discrétion. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* FOLBERT.

FAUSTIN (*à Marcel*).—Allons, mousse, file ton nœud, et va te coucher... surtout pas de mauvais rêves !

MARCEL.—Au contraire... je penserai à ce que vous m'avez conté... des perles et des diamants... à ramasser partout !...

FAUSTIN.—Il est déjà tard, et il faut que tu sois debout avant le jour...

MARCEL.—Oh ! soyez tranquille, je me rattraperai, je dormirai vite. (*Il sort à droite.*)

JACQUES.—Voici M. Duromé avec M. Chassé, de l'Opéra !

FAUSTIN.—Notre grand chanteur.

JACQUES.—Et M. Vestris.

FAUSTIN.—Le diou de la danse ! (*Il les introduit et sort avec Jacques.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUROMÉ, VESTRIS, CHASSÉ, INVITÉS.

CHASSÉ.—Mes compliments à la compagnie ! (*Il chante.*) Tra la la la ! (*Il fait un couac.*) Je suis enroué aujourd'hui.

VESTRIS (*s'élançant du fond du théâtre*).—Me voilà !... Mes profonds hommages, messieurs ; salut à l'aimable financier... Flic ! Flac ! (*Il fait des pas.*)

CHASSÉ (*montrant sa gorge*).— Félicitez-moi, j'ai retrouvé mon sol !

VESTRIS (*s'enlevant.*)— Et moi, ze perds le mien !

CHASSÉ (*filant un son*).— La la la... (*Il fait un couac.*)

VESTRIS (*faisant des pas*).— Flic ! Flac ! (*Il lui donne un coup de pied.*)

DUROMÉ (*enthousiasmé*).—Tous les arts réunis !

UN INVITÉ (*montrant Duromé*). Par notre cher Mécène.

VESTRIS.—Z'ai refousé mes zambes à ce petit pince de Hesse qui voulait me faire danser chez loui. " Mille écous ? — Non. — Deux mille ? — Non.—Trois mille ?..." Z'ai tenou bon, et ze vous ai sacrifié dix mille livres d'entressats... Flic ! Flac !

DUROMÉ. —Vous êtes charmant.

CHASSÉ (*à Duromé*). — A propos d'argent, voici les trente mille francs que vous m'avez prêtés, l'autre soir, pour payer une dette de jeu.

DUROMÉ. —Merci... Toujours exact, monsieur Chassé !...

FAUSTIN (*en livrée, entrant*).—Le souper est servi !

DUROMÉ. —Mais... nos autres convives ?...

FAUSTIN. —Ces messieurs vous attendent là... avec les violons.

TOUS.—Les violons !

DUROMÉ.—Oui, je vous ai ménagé une surprise au dessert ! Nous entendrons Chassé, le premier ténor du monde.

VESTRIS.—Et moi, ze m'enlèverai au plafond ; mais prenez-y garde, avant que ze redescende, vous aurez le temps de retourner à Paris !

DUROMÉ. Allons, messieurs, à table !

VESTRIS. Z'ouvre la marce !... Flic ! Flac ! (*Duromé ôte son pardessus qu'il dépose sur le sofa ; quand ils entrent dans la salle à manger, on entend des acclamations.*)

SCÈNE VIII.

FAUSTIN, *puis* JACQUES *et* MAURICE.

FAUSTIN (*seul*).—Vont-ils s'en donner ! Il me restera bien quelques bouteilles.

JACQUES (*introduisant Maurice*). — Entrez, monsieur !

FAUSTIN (*se retournant*).—Qu'est-ce que c'est ?

JACQUES.—C'est monsieur qui demande M. Duromé...

FAUSTIN (*à Maurice*).—Est-ce que monsieur est un convive ?

MAURICE (*le chapeau à la main*).—Non, monsieur.

FAUSTIN (*à part*).—En effet, cet habit râpé... ces manières polies... c'est quelque pauvre diable ! (*Haut.*) M. Duromé ne reçoit pas !

MAURICE.—Pourtant, monsieur, j'aurais absolument besoin de lui parler !

FAUSTIN (*haussant le ton*).— C'est possible ; mais lui, il n'a pas besoin d'être dérangé.

MAURICE. - De grâce ! mon ami...

FAUSTIN (*de même*).— Je ne suis pas votre ami, entendez-vous !

MAURICE (*mettant son chapeau*).—En effet, vous n'êtes qu'un laquais insolent !

FAUSTIN. - Monsieur !...

MAURICE. — Annoncez-moi... M. Maurice !...

FAUSTIN (*baissant le ton*).—Mais...

MAURICE. — Il m'attend !

JACQUES (*à Faustin*).—Ah ! s'il l'attend.

FAUSTIN. Il fallait donc le dire tout de suite ! Vas-y, Jacques. (*Jacques sort. A Maurice avec empressement.*) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MAURICE (*à part, sans l'écouter*).—Pourvu

qu'il ne me refuse pas ! C'est mon dernier, mon suprême espoir !..

FAUSTIN (*le suivant avec une chaise*).—Monsieur me rendra la justice de dire...

DUROMÉ (*entrant, à la cantonnade*). Je reviens ! Entamez le champagne ! (*à Faustin.*) Faustin ! A la cave, mon ami... et remontez du meilleur ! Ouf !... (*Il s'évente avec sa serviette.*) Je ne suis pas fâché de respirer un peu ! (*Faustin sort après avoir allumé deux bougies.*)

SCÈNE IX.

DUROMÉ, MAURICE.

DUROMÉ (*à Maurice qui le salue*).—C'est vous qui êtes monsieur Maurice, dont ce cher ami le duc de Châtillon m'a parlé ?...

MAURICE.—Il m'honore en effet de sa bienveillance... Excusez-moi, monsieur, de vous avoir dérangé...

DUROMÉ.—Il n'y a pas de mal... la vapeur du vin commençait à me porter à la tête... mais dites-moi d'abord votre affaire.

MAURICE.— Monsieur, je venais à vous dans une circonstance extrême...

DUROMÉ.—Vous avez besoin d'argent?... Nous autres financiers, nous sommes habitués à ces visites-là ! Qu'est-ce qu'il vous faut ?

MAURICE.—Quarante mille livres.

DUROMÉ.—C'est beaucoup...

MAURICE.—Cette somme m'est indispensable.. Il y va, monsieur, de l'honneur de toute une famille... la mienne !..

DUROMÉ.—Je vois ce que c'est : vous avez fait des folies... vous avez joué !...

MAURICE. – Moi, monsieur !... Vous implorerais-je pour moi ?

DUROMÉ.—Alors, expliquez-vous !...

MAURICE.—C'est un malheur que je n'ai encore confié à personne... Le mari de ma sœur... un comptable... a eu la faiblesse de prêter de l'argent... qui ne lui appartenait pas... un dépôt...et le misérable emprunteur, un certain Didier, vient de l'emporter !... Il faut qu'aujourd'hui même cet argent soit remplacé, ou ma famille est déshonorée !... Un pareil coup, ah ! monsieur, d'honnêtes gens comme nous n'y survivraient pas !

DUROMÉ.—Calmez-vous, jeune homme ! Vous avez de bons sentiments... des sentiments de gentilhomme... Dites-moi, ce nom de Maurice... un simple nom de baptême, n'est-ce pas ? On dit que vous appartenez à une famille noble...

MAURICE.—Permettez-moi, monsieur, de vous cacher son nom... surtout dans les tristes circonstances où j'ai recours à vous.

DUROMÉ.—Alors, n'en parlons plus !... Je regrette la peine que vous avez prise.

MAURICE.—Quoi, monsieur ?...

DUROMÉ.—J'aurais voulu faire honneur à la recommandation de mon bon ami le duc ; mais il me serait impossible de prêter une si forte somme sans une bonne garantie...

MAURICE.—Une garantie !... N'est-ce que cela ?... J'en ai une à vous offrir !... Tenez, monsieur, ce gage vous suffit-il ? (*Il tire un écrin de sa poche.*)

DUROMÉ.—Qu'est-ce que cela ?

MAURICE.—Une parure qui vient de ma mère.

DUROMÉ.—Des diamants !..... Laissez-moi voir...(*Il s'approche de la lumière. A part.*) D

diamants de la plus belle eau !... Oui... en vérité ! Cela vaut bien quatre-vingt mille livres...(*Haut*) Tout bien considéré, je ne suis pas un prêteur sur gages !

Maurice (*découragé*). Ah ! monsieur !...

Duromé.—Mais j'achète volontiers des bijoux qui me font honneur !

Maurice. — L'acheter !... jusqu'à ce jour, monsieur, et malgré des extrémités bien pressantes, je n'ai jamais voulu m'en défaire...Mais pour sauver ma sœur, pour sauver l'honneur des miens... ma mère, tu me pardonneras ce sacrifice !...(*A Duromé.*) Combien m'en offrez-vous, monsieur ?

Duromé. – Ma foi, estimant cela au plus juste prix... en conscience, et avec l'intention de vous obliger, je vous donnerai la somme dont vous avez besoin... quarante mille livres !...

Maurice (*à part*). – Ah ! si j'avais d'autres ressources !... Mais non... le temps presse !

Duromé.—Eh bien, est-ce marché conclu ?

Maurice.—Soit, monsieur, j'accepte !

Duromé (*posant l'écrin sur un meuble et allant prendre un portefeuille dans son pardessus*).—Parbleu ! vous êtes bien heureux que j'aie précisément la somme ici...On vient de me rembourser trente mille livres, qui, avec cet appoint en billets de caisse...

En ce moment une main passe par le carreau brisé et ouvre sans bruit la fenêtre du balcon. Folbert paraît.

Folbert (*masqué à part*). Il est là !... Mais il n'est pas seul. (*Il se cache derrière le rideau.*)

Duromé. – Vous allez me faire votre reçu !

Maurice. - C'est trop juste ! (*Il se met à table.*)

Duromé (*dictant*). — " Reçu quarante mille

livres de M. Duromé pour prix d'une parure : bracelet, collier, croix." Et vous signez...

MAURICE.— Signer ?...

DUROMÉ.—Il le faut bien !

MAURICE (*après un peu d'hésitation*).— Allons ! (*Donnant le reçu.* Tenez, monsieur...

DUROMÉ (*après avoir lu*).— Ah ! c'est là votre nom ?...

MAURICE.—Le secret, monsieur... je vous en prie !

DUROMÉ.—A la bonne heure !... Tenez, jeune homme, voici les valeurs !

MAURICE.—Merci, monsieur !... Allons ! l'honneur du moins sera sauvé !

DUROMÉ (*le reconduisant jusqu'à la porte*). Bien des choses à mon bon ami le duc ! (*Il ferme la porte du fond au verrou.*) Là ! on ne me dérangera plus. (*Il revient et remet e portefeuill dans la poch de son pardessu .*) Excellente affaire ! (*Bruits et éclats de rire dans la pièce voisine.*) Les voilà qui commencent !

CHASSÉ (*au dehors*).—Monsieur Duromé, monsieur Duromé.

VESTRIS (*paraissant sur la porte*). — Mais venez donc, mon cher, venez donc vite.

DUROMÉ.— Me voilà ! me voilà ! (*Il entre à droite ; les rumeurs continuent.*)

SCÈNE X.

FOLBERT, *puis* DUROMÉ.

FOLBERT (*sortant de derrière le rideau*).— Seul enfin !... Tout me sert à souhait !... (*Montrant le sofa sur lequel est resté le pardessus.*) Le portefeuille est là... il doit renfermer la lettre

change... Allons, presto ! (*Il se dirige vers le sofa où est le pardessus retire le portefeuille et l'ouvre pour vérifier le contenu ; pendant ce temps on chante en dehors.*)

> " Du vin chantons l'ivresse,
> " Et celle du plaisir !...
> " C'est la double déesse
> " Que chacun doit servir !...

(*Trouvant la lettre de change.*) La voilà !

DUROMÉ (*rentrant tout à coup*). Etourdi ! j'ai oublié l'écrin ! (*Apercevant Folbert.*) Un homme ici !... Qui êtes-vous ?

FOLBERT. — Silence ! si vous parlez, vous êtes mort ! (*Il le saisit.*)

DUROMÉ. — Laissez-moi !

FOLBERT (*tirant un poignard.*) — Ah ! tu veux m'échapper ? (*Il va fermer le verrou de la porte de droite.*)

DUROMÉ. — Au secours ! (*Une lutte s'engage — le chœur reprend au dehors. — Le masque de Folbert se dérange pendant la lutte.*) Folbert !...

FOLBERT. — Ah ! tu m'as reconnu ?... Meurs donc ! (*Il le frappe.*)

DUROMÉ. — A moi !... Ah !... (*Il tombe. — Rires et bravos au dehors.*)

FOLBERT (*serrant le portefeuille*). — J'ai le portefeuille (*prenant l'écrin sur la table*, et cet écrin... (*On appelle en dehors : Duromé ! Duromé !*) Dépêchons ! (*Il souffle les bougies et regagne le balcon. On crie de nouveau : Duromé ! Duromé ! — On frappe à la porte.*) Il était temps ! (*Il disparaît.*)

SCÈNE XI.

DUROMÉ, *étendu par terre.* FAUSTIN, JACQUES, CHASSÉ, CONVIVES.

FAUSTIN (*entrant*). — Pas de lumière ? (*Appelant.*) Monsieur Duromé !... Personne !... Hé Jacques ! éclaire-nous. (*Jacques apporte des bougies ; on a enfoncé la porte et tous paraissent.*)

CHASSÉ (*le verre à la main*). — Eh bien, ce Duromé, où est-il ? (*L'apercevant.*) Ah ! ciel !

FAUSTIN (*se penchant sur lui*). — Mort !

TOUS. — Mort !

FAUSTIN. — Assassiné !

CHASSÉ. — Assassiné !... Qui donc était là avec lui ?

FAUSTIN. — Ah ! ce jeune homme... tu sais Jacques !...

JACQUES. — M. Maurice ? je l'ai vu partir en courant !

FAUSTIN. — C'est lui ! le malheureux ! c'était pour le voler !

CHASSÉ. — Je venais de lui remettre trente mille francs ! (*Aux autres.*) Vous l'avez vu.

FAUSTIN (*qui a fouillé dans les poches*). — Plus rien !... Ah ! le misérable ne nous échappera pas ! (*Grande confusion. On entoure Duromé. Chassé et quelques autres s'élancent au dehors.*)

(RIDEAU.)

ACTE II.

LA FRÉGATE "LA MINERVE."

Le théâtre représente le pont du vaisseau de guerre *la Minerve ;* à droite et à gauche sont les bastingages ; au fond, la dunette ; à l'arrière du bâtiment, au-dessous de la dunette, les ouvertures des cabines, des canons à bâbord et à tribord ; des cordages à terre ; les voiles sont déployées ; on est en pleine mer ; le timonier est au gouvernail pendant tout le tableau ; le lieutenant est au banc de quart avec Lajoie, Bouquin, etc. Des matelots et des mousses sont occupés à réparer les avaries.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOUQUIN, LAJOIE, UN MOUSSE, MATELOTS.

BOUQUIN.—Allons, voilà les avaries du combat et de la tempête à peu près réparées ; les trous des boulets sont bouchés, les mâts redressés et les planches calfeutrées. Notre vieille *Minerve* va être requinquée comme une jeune mariée, prête à recommencer la danse.

LE MOUSSE.—Elle est vieille, c'est vrai, père Bouquin ; mais c'est tout de même une fière flambarde que notre frégate !

BOUQUIN.—Oui, flambarde, petit, tu as dit le mot ; flambarde de la cale aux hunes, et de l'avant à l'arrière ; et, avec ça, frétillante et glissante comme une queue de poisson, et obéissante, nom d'une chique ! à virer de bord dans un bocal ! Il faut convenir aussi que le monstre... c'est comme ça que nous appelons le commandant, nous autres marins... faut con-

venir que c'est un fier homme ! Mais comment ça se passe-t-il dans le faux pont et dans la cale ? y en a-t-il beaucoup d'avariés parmi l'équipage ?

Le mousse.—Pas trop : le grand carabin a fait sa tournée et il paraît que les boulets ennemis n'ont pas été bien méchants.

Bouquin.—Et mon neveu Daniel ?

Le mousse.—Le Champenois ? Ah ! peu de chose ! un éclat de bois sur la boussole... C'est sa faute, aussi... venir nu-tête sur le pont, au plus fort du grabuge !... Et, tenez, le voilà avec le carabin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DOCTEUR GARNIER, DANIEL, *la tête enveloppée dans un mouchoir.*

Garnier (*à Daniel*).—Tu as le crâne dur, mon garçon, c'est heureux pour toi ; dans trois jours, il n'y paraîtra plus.

Daniel. Ah ! gueusard de Marcel ! si tu m'y reprends !... Dire que c'est lui qui est cause de ça !

Bouquin.—Le Parisien ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Daniel.—Il m'a volé !

Bouquin.—Lui ? Je le savais bien poltron, mais pour voleur...

Daniel.—Je vas vous dire... D'abord il est connu que c'est un malin.

Bouquin.—Oh ! un malin !

Daniel.—Il dit comme ça que tant plus qu'on lui a fait de farces autrefois, tant plus qu'il en fera aux autres, tant plus qu'il a été bête, tant plus qu'il sera crâne et spirituel.

BOUQUIN.—Il t'a donc joué un tour ?

DANIEL.—Pardine ! puisqu'il m'avait promis de me faire une chose de magie pour me rendre vaillant et invulnérable.

BOUQUIN.—Ah bah ! quelle chose de magie ?

DANIEL.—Une drogue noire que j'ai avalée jusqu'à la dernière goutte... C'est après cela que je suis arrivé crânement sur le pont, en pleine grêle, tout pimpant, et sans dire gare !

BOUQUIN.—Alors tu étais devenu vaillant ?

DANIEL.—Parce que je me croyais invulnérable ; mais, pan ! v'là quelque chose qui me cogne : ça m'étourdit, je tombe par terre, je saignais... et mon courage s'en est allé par ma blessure...

BOUQUIN.—Et c'est pour ça que tu l'appelles voleur ?

DANIEL.—Oui, voleur ! Savez-vous ce qu'il m'a demandé pour sa drogue... Une poule noire et trois écus ; mais il me le paiera. Où est-il ? où se cache-t-il ?

BOUQUIN.—Ma foi ! il y a longtemps qu'il n'a paru... et, depuis le commencement du combat... Eh mais, n'est-ce pas lui ?...

DANIEL.—Oh ! le gueux !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL, *soutenu par deux matelots.*

MARCEL.—Aïe ! aïe ! Doucement... les amis, doucement !

1er MATELOT *(au docteur)*.—Major, v'là le Parisien, que nous avons trouvé couché par terre

dans l'entrepont, et gémissant comme trente-six blessés... Nous n'avons jamais pu savoir ce qu'il avait.

MARCEL.—Aïe!

GARNIER.—Où souffres-tu?

MARCEL.—Partout... Aïe!

DANIEL.—Ne l'écoutez pas, c'est une frime! Il crie de peur que je ne lui flanque une danse...

GARNIER.—Es-tu blessé?

MARCEL.—C'est probable... Aïe!...

GARNIER.—Où donc?

MARCEL.—Je ne sais pas... Aïe!...

GARNIER.—Ah ça, drôle!...

BOUQUIN (*à part*).—Attendez, attendez... (*Passant derrière Marcel, et criant très fort.*) Holà! ho! gare, ou je tape! (*Marcel, effrayé, se sauve à toutes jambes.*)

TOUS (*riant*).—Ah! ah! ah!

BOUQUIN.—Il a retrouvé ses jambes! (*Tous les matelots bousculent Marcel et se le repassent de main en main. Il vient tomber dans celles de Daniel.*)

DANIEL.—Ah! je te tiens, gueusard!...

MARCEL (*se dégageant*).—Minute, Daniel! des mots mais pas de gestes!

DANIEL.—Pourquoi que tu m'as soutiré une poule noire et trois écus?

TOUS.—Oui, oui, pourquoi?

BOUQUIN.—Voyons, parle.

MARCEL.—Voici l'affaire, mon ancien. Vous êtes trop savant pour ne pas savoir ce que c'est qu'une poule, père Bouquin.

BOUQUIN.—Poule toi-même!

MARCEL.—C'est ça, vous y êtes... Qu'est-ce qu'on dit d'un poltron? c'est une poule mouillée

il a la chair de poule ; c'est comme qui dirait la poltronnerie en personne.

BOUQUIN.—Eh ben ?

MARCEL.—Eh ben, Daniel, que v'là, vient me demander une magie pour le rendre brave... histoire de tuer sa poltronnerie ; alors je prends sa poule, je la tue, je la mange...

TOUS.—Ah ! ah ! ah !

DANIEL.—Ce n'est pas tout... le gueux m'a fait avaler une drogue...

MARCEL.—Pour te rendre invulnérable.

DANIEL.—Et il m'a pris trois écus pour ça !

MARCEL.—Le bon vulnéraire est cher.

GARNIER (*riant*).—Du vulnéraire ?

MARCEL.—C'est excellent pour les blessures. N'est-ce pas, docteur ?

GARNIER.—Après, oui ; mais avant...

MARCEL.—C'est qu'il n'y en avait pas assez... Donne-moi encore trois écus.

DANIEL.—Ah ! c'est trop fort ! Entendez-vous le gredin ?... Attends, attends, je vas te payer d'une autre manière !... (*Il court après Marcel ; les matelots se rangent de droite et de gauche en riant et frappant des mains.*)

DES MATELOTS.—En chasse ! en chasse !

D'AUTRES (*à Marcel*).—File ton nœud ! file ton nœud !

D'AUTRES (*à Daniel*). — Harponne-le ! harponne-le !...

LAJOIE (*sortant de l'entrepont, la pipe à la bouche.*)— Holà ! ho ! qu'est-ce que c'est, les petits amis ?

BOUQUIN.—Oh ! voilà le creux du père Lajoie, c'est fini de rire ! (*Tous s'arrêtent.*)

LAJOIE.—Balayez-moi le pont, tas de vauriens !...

DANIEL.—C'est ce gueux de Marcel qui...

LAJOIE. — Hein ! qu'est-ce qui parle ? C'est toi, mufle ?

BOUQUIN.—Je te conseille de te taire... Le père Lajoie est méchant quand il a bu.

LE MOUSSE.—Et il boit toujours !

LAJOIE.—Est-ce fini ?

DANIEL.—Eh ! oui, père Lajoie, puisque mon drôle a décampé... Mais si je le rattrape...

BOUQUIN.—Oh ! le commandant !...

MARCEL (*dans un coin*).—Ah ! oui, le monstre ! (*Tous s'écartent ou se retirent au fond du théâtre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDANT KERVEGUEN.

KERVEGUEN.—Mes amis, je suis content de vous ; voilà une belle journée pour vos armes ! Je vois avec joie que le combat a été plus désastreux pour les ennemis que pour nous.

GARNIER.—Je le crois bien ! Une de leurs frégates coulée bas, et l'autre rudement endommagée !

KERVEGUEN.—Ah ! sans la tempête survenue si mal à propos, et qui nous a forcés de gagner le large, je la capturais, celle-là, et nous rentrions à Brest avec une belle prise.

BOUQUIN.—Bah ! commandant, il n'y a rien de perdu pour attendre.

KERVEGUEN.—Oui, je sais ce qu'on peut faire avec des braves comme vous ; deux seulement, je suis fâché de le dire, ont manqué à leur devoir : ils sont enchaînés à fond de cale, et je leur réserve un châtiment exemplaire, car il faut être sévère pour être juste... Maître Lajoie, ce commencement d'incendie est-il bien éteint ?

Lajoie.—Oui, oui, j'y ai veillé moi-même.

Kerveguen.—Quand tout sera remis en ordre, nous célébrerons notre victoire, et vous ferez distribuer double ration de vin et d'eau-de-vie à tout l'équipage.

Tous.—Hourra! Vive le commandant!

Kerveguen.—Vive la France!

Tous.—Vive la France! (*Kerveguen va parler au lieutenant sur le banc de quart.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

Henri.—Qu'est-ce donc?... Pourquoi ces cris?

Garnier.—Ce n'est rien, monsieur Henri; il ne s'agit plus de combat ni de tempête.

Bouquin.—Mais seulement d'un petit régal en l'honneur de la victoire.

Tous.—Hourra!

Kerveguen (*revenant en scène*).—Ah! te voilà, mon fils... la fièvre t'a donc quitté que tu puisses revenir sur le pont?

Henri.—Ce n'est pas bien, mon père; vous me ferez passer pour un poltron.

Garnier.—Ce serait bien injuste, monsieur Henri; nous vous avons tous vu pendant la tempête, debout auprès de votre père, contemplant sans pâlir cette terrible lutte des éléments, si capable de troubler les plus intrépides matelots.

Kerveguen.—C'est vrai, mon cher Henri, tu es un brave. (*Rumeur et discussion au banc de quart entre le lieutenant et Lajoie.*) Qu'y a-t-il là-bas? Qu'est-ce qui vous préoccupe, maître Lajoie?

Lajoie.—Un simple point noir à l'horizon,

commandant, que le lieutenant a la chose de prendre pour un bateau.

KERVEGUEN.—Attends... Qu'on me donne ma longue-vue. (*Il va au fond sur la dunette. Après avoir regardé avec sa longue-vue.*) Hé! Bouquin!

BOUQUIN.—Commandant?

KERVEGUEN.—Trois hommes et un canot à la mer! vivement! il y a là une barque en détresse... ni gouvernail, ni voiles; amenez-la. (*On exécute l'ordre de Kerveguen.*)

HENRI (*allant vers son père qui redescend la scène*).—Ainsi, père, ce petit point noir...

KERVEGUEN.—C'était une barque de pêcheurs.

GARNIER (*s'approchant*). — A cent cinquante lieues des côtes?

KERVEGUEN.—La tempête l'aura poussée jusque-là. J'ai aperçu deux hommes dedans, mais ils sont couchés et ne bougent pas.

HENRI.—Ils sont morts peut-être?

GARNIER.—Ou exténués de fatigue.

KERVEGUEN.—Nous allons le savoir; on nous ramène la barque.

HENRI (*regardant*).—La voilà qui approche... elle touche au vaisseau.

KERVEGUEN.—Eh bien, Bouquin?

BOUQUIN.—Un des deux particuliers que j'ai trouvés au fond de la barque avait déjà filé son nœud depuis plus de vingt-quatre heures, commandant; l'autre respire quasiment encore...

KERVEGUEN.—Où est-il?

BOUQUIN.—On le hisse à bord au moyen d'une sangle, vu qu'il est hors d'état de se tenir sur ses quilles. Et, tenez, le voilà déjà, commandant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURICE, *évanoui*, *porté par* MARCEL ET AUTRES MATELOTS.

GARNIER.—Posez-le là, sur ces voiles... (*Le docteur lui prend la main et l'examine.*) Il était temps d'arriver à son secours.

KERVEGUEN (*à Bouquin*).—C'est dans cet état que tu l'as trouvé ?

BOUQUIN.—Oui, mon commandant.

KERVEGUEN.—Alors il ne t'a pas dit un mot ?

BOUQUIN.—Il n'a pas même fait un mouvement.

KERVEGUEN.—Quelle espèce de bateau montaient ils ?

BOUQUIN.—Une de ces misérables coquilles de pêcheurs, comme on en voit à Brest, qui font quelquefois la contrebande, mais qui ne s'aventurent guère à plus d'une demi-lieue des côtes... C'est un miracle que ça ait pu résister à la tempête.

KERVEGUEN.—A-t-on trouvé avec eux quelque bagage ?

BOUQUIN.—Pas plus de bagage que de provisions, commandant.

HENRI.—Eh bien, docteur ?

GARNIER.—Il rouvre les yeux... il revient à lui.

MAURICE (*d'une voix faible*).—De l'eau !...

MARCEL.—Il a soif, c'est bon signe... Si on lui donnait quelque chose d'asticotant... un peu d'eau-de-vie camphrée... Pas vrai, docteur ?...

GARNIER.—Imbécile ! de l'eau fraîche d'abord... c'est ce qui lui fera le plus de bien. (*On fait boire Maurice.*)

MAURICE (*ouvrant les yeux*).—Où suis-je ?

Garnier.—Sauvé !... A bord d'un bâtim
français.

Maurice (*d'un air égaré*).—Oh ! vous ne n
livrerez pas... n'est-ce pas ?...

Kerveguen (*au docteur*).—Que veut-il dir
(*A Maurice.*) Qui es-tu, l'ami ? d'où viens-tu
quel est ton état ? et comment diable vous tro
viez-vous dans ce bateau abandonné ?

Maurice (*avec effort*).—Nous n'avions pas pr
vu le mauvais temps... Tout à coup la te
pête... nous a poussés au large...

Kerveguen.—Ainsi, vous êtes en mer depu
six jours ?

Maurice.—Six jours, oui... c'est possible.
Comment les ai-je passés ?... Je ne sais... M
camarade a succombé... Dieu a eu pitié
moi... il a soutenu mes forces... Pourtant
matin, quand le soleil a paru... je me s
senti si faible... je suis tombé... j'ai cru mo
rir... Depuis trois jours déjà, je n'ai rien pr
(*Sa tête retombe et il perd connaissance.*)

Henri.—Docteur !... secourez-le... il meur

Garnier.—Oh ! non... cette faiblesse, cau
par le manque de nourriture, n'a rien d'al
mant... Dans une heure, il n'y paraîtra plu
(*Aux matelots.*) Emportez-le en bas, dans l'e
trepont... Je vais faire préparer le meille
cordial... Un bouillon et un verre de madère.

Marcel.—Il me semble que si on y mêlait
peu d'eau-de-vie camphrée...

Garnier.—Veux-tu nous laisser tranquille
(*Il suit Maurice que les matelots emportent.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* MAURICE *et* GARNIER.

HENRI.—Pauvre malheureux !... quelle aventure !

KERVEGUEN.—Aventure fort ordinaire dans la vie d'un marin ! Seulement ce qu'il y a d'étrange ici, c'est que ce particulier ne paraît être ni matelot ni pêcheur.

BOUQUIN.—C'est vrai.

KERVEGUEN.—Il n'a ni le visage ni les mains d'un homme habitué à vivre sur mer ; d'ailleurs le fait seul de s'être jeté dans cette barque à l'approche d'une tempête démontre une imprudence qu'aucun marin n'aurait commise. Que peut-il donc être ?

BOUQUIN.— Quelque contrebandier, quelque drôle qui prenait la fuite après avoir fait un mauvais coup.

HENRI.—Ah ! quelle supposition !...

KERVEGUEN (*plaisantant*). — C'est un prince déguisé, peut-être, qui faisait une partie de pêche pour son plaisir ?

HENRI.— Sans être prince, il est possible que ce soit un honnête homme...

KERVEGUEN.—Nous le saurons bientôt... Voici Garnier qui remonte.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GARNIER.

KERVEGUEN.—Eh bien, docteur, comment va votre homme ?

GARNIER.—Aussi bien que possible ; le voilà qui reprend des forces.

Kerveguen.—A-t-il parlé, enfin ? A-t-il expliqué son aventure ?

Garnier.—Non, mais elle est tout expliquée son aventure : c'est un forçat...

Tous.—Un forçat !

Garnier.—Evadé du bagne de Brest ou de Rochefort, avec un compagnon ; et probablement serrés de près, ils se seront jetés dans le première barque de pêcheur, avec l'espoir d'être recueillis par quelque bâtiment étranger.

Henri.—Un forçat, dites-vous ? Comment le savez-vous, docteur ?

Garnier.—J'en ai la preuve ! M'étant apercu qu'il avait une meurtrissure au pied, je me suis baissé pour voir ce que c'était, et j'ai reconnu la trace de ses fers.

Henri.—Oh !

Garnier.—Qu'on ne me dise pas que j'ai pu m'y tromper. J'ai habité Brest pendant une dizaine d'années, et j'étais un des chirurgiens du bagne.

Kerveguen.—Vous ne lui avez fait aucune question à ce sujet ?

Garnier.—Non, commandant ; le malheureux vient d'échapper à une mort certaine, j'ai voulu d'abord le laisser déjeuner en repos.

Kerveguen.—Fort bien ; mais je ne puis laisser mes matelots en communication avec cet homme... (*Appelant.*) Eh ! Bouquin ! (*Bouquin paraît.*) Amène ici ton repêché ! (*A Henri.*) Tu vois, Henri, combien il faut se méfier d'une première impression !

Henri.—Un malfaiteur ! Ah ! ce n'est pas possible !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE.

KERVEGUEN.—Ah ça ! maintenant que te voilà remis sur pied et en état de me répondre, tu vas me dire en deux mots, mon garçon, qui tu es et d'où tu viens. (*Maurice se tait.*) Tu gardes le silence ?... Mes questions t'embarrassent donc beaucoup ?...

MAURICE.—Il est vrai, commandant... car je ne voudrais pas mentir, et...

KERVEGUEN.—Et tu n'oses avouer la vérité ?... Eh bien, je vais te la dire, moi... (*Lui faisant signe d'approcher.*) Tu es un forçat !

MAURICE (*frappé*).—Ah !

KERVEGUEN.—Est-ce la vérité ? Réponds !

MAURICE (*accablé*).—C'est la vérité.

KERVEGUEN (*aux matelots*).—Enfants, en allant au secours de cet homme, nous avons fait notre devoir ; ne regrettons pas d'en avoir sauvé un ; mais, sacrebleu ! nous aurions mérité que ce fût un honnête homme !

MAURICE (*avec un accent pénétrant*).—Monsieur, Dieu m'entend, et j'ai été bien près de paraître devant lui... Eh bien, je jure par son saint nom, que je n'ai jamais commis une action qui pût me rendre indigne de la commisération des cœurs honnêtes.

HENRI.—Que dit-il ?

MAURICE.—La justice humaine a ses jours d'erreur et de faiblesse ; j'ai été condamné, mais je suis innocent !

KERVEGUEN.—Je m'attendais à cette conclusion... Vous ne savez donc pas que j'ai été trois ans commandant du port de Brest. Eh bien, je n'ai pas vu un seul malfaiteur, pas un, qui ne

protestât, comme vous, de son innocence ; chacun d'eux a sa petite histoire, et les juges qui les ont condamnés se sont tous trompés... comme les vôtres, sans doute ?

MAURICE. — Je n'accuse ni leur probité ni leurs lumières, monsieur ; et pourtant ils ont condamné un innocent !

KERVEGUEN.—Et pour quel crime avez-vous été condamné ?

MAURICE. On m'a accusé d'avoir... d'avoir assassiné un banquier à Paris... pour... pour le voler !... moi !

KERVEGUEN.—Attendez donc... Il y a huit ou dix mois... je crois ?

MAURICE. Oui...

KERVEGUEN.—Ce banquier ne s'appelait-il pas Duromé ? Et toi, ne serais-tu pas le nommé Maurice ?

MAURICE.—Oui, monsieur...

KERVEGUEN.—C'est ça... je me rappelle... j'ai lu le compte rendu de ce procès... Tu as protesté avec chaleur, comme tu viens de le faire, et tu as failli ébranler les juges ; mais les faits étaient trop clairs... Quelqu'un avait remis au malheureux banquier, peu d'instants avant le meurtre, une somme de trente mille livres en bons au porteur, qu'on lui avait vu serrer dans son portefeuille, et toi, après l'avoir frappé, tu lui as volé ce portefeuille !...

MAURICE.—Je ne l'ai ni frappé ni volé, et, quant au portefeuille...

KERVEGUEN.—La justice ne l'a pas retrouvé chez toi, c'est vrai ; mais, en revanche, tu étais nanti des trente mille livres en bons au porteur qui lui avaient appartenu, et tu avais, en outre, dix mille livres en or.

Maurice.—Cette somme était le prix d'une parure vendue par moi à M. Duromé.

Kerveguen. — Oui, c'est ce que tu as prétendu... mais cette parure n'a pas été retrouvée chez la victime... Et puis, quelle était cette parure? d'où venait-elle? c'est ce que tu n'as pas su expliquer...

Maurice. — Hélas! monsieur, la personne de qui je tenais ce joyau était morte dans l'intervalle... (*Il se couvre les yeux et pleure.*) Sous le poids de témoignages accablants, redoutant une condamnation, je n'ai pas dû livrer au déshonneur sa sainte mémoire et le nom d'une famille irréprochable... J'ai subi ma destinée.

Kerveguen.—Enfin... tu as été convaincu... et l'on t'a condamné à être roué vif en place de Grève.

Maurice. — J'aurais préféré la mort aux galères!

Kerveguen.—La clémence du roi a été grande à ton égard; car je crois me rappeler qu'il t'a fait grâce, non seulement de la vie, mais aussi de la flétrissure que la loi imprime aux galériens.

Maurice. — C'est vrai... lui seul a su le nom de ma famille; il lui a épargné cette honte ineffaçable.

Kerveguen.—Et c'est en reconnaissance de cette clémence que tu as rompu ta chaîne, espérant sans doute passer en pays étranger, pour y commettre quelque nouveau forfait.

Maurice. — Ah! de grâce, épargnez-moi, monsieur...

Kerveguen. — Tu parles bien, l'ami, et tu ne manques pas d'une certaine adresse pour te poser en victime... de moins fins y seraient trompés... mais tu n'as pas affaire à des novices...

Commandant de la marine royale, je devrais te faire pendre à la grande vergue.

HENRI.—Ah ! vous ne ferez pas cela, mon père... après lui avoir sauvé la vie...

KERVEGUEN. — Eh ! non, morbleu, je ne le ferai pas ; mais je ne puis pas non plus le laisser libre à mon bord. (*A Lajoie.*) Maître Lajoie, vous enfermerez cet homme à fond de cale avec les mutins, en pourvoyant pendant tout le voyage à ses besoins, comme si c'était un passager ordinaire.

LAJOIE. —Vous êtes trop bon, commandant ; à votre place, je rejetterais cette mauvaise pêche-là à la mer ; ça nous portera malheur de la garder à bord.

KERVEGUEN.—Faites ce que je vous dis. Arrivé à la Martinique, je livrerai cet homme au gouverneur, qui décidera de son sort...

HENRI.—Au moins, mon père, vous intercéderez pour lui !

KERVEGUEN.—S'il le mérite, oui... Allons, descends, nous allons prendre le thé. Tout va bien, lieutenant ?

LE LIEUTENANT. — Très bien, commandant. (*Kerveguen et Henri descendent.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* KERVEGUEN *et* HENRI, *puis* MARCEL.

LAJOIE (*à Maurice, à qui l'on a attaché les bras*).—Allons, mon drôle, descendons.

(*Mouvement de Maurice.*)

GARNIER. — Bah ! laissez-le encore respirer l'air pendant quelques instants.

LAJOIE. — Mais l'ordre du commandant...

GARNIER.—Je prends tout sur moi.

LAJOIE (*à Maurice*). — Alors, étends-toi là, dans ce coin. (*Aux autres.*) C'est celui du chien. (*Garnier sort.*)

TOUS (*riant*).—Ah ! ah ! ah !

LAJOIE.—Et c'est encore trop bon pour lui. (*On fait étendre Maurice près du bastingage à droite, et on l'attache avec une corde.*)

MARCEL (*entrant*).—Hé ! père Lajoie !...

LAJOIE.—Te voilà, toi ; d'où sors-tu ?

MARCEL. — Ah ! parbleu, de la cambuse... j'apporte le bidon et les gobelets.

TOUS.—Hourra !... (*Chacun prend un verre et puise au bidon.*)

MARCEL.—Et maintenant, dites donc, père Lajoie, il me semble que c'est le vrai moment d'entonner la romance.

TOUS. Oui, oui !...

BOUQUIN. Et la narration d'usage, en trois compartiments, bord, bâbord et tribord... C'est moi qui m'en charge.

TOUS.—Hourra !...

BOUQUIN (*chantant*).—

Cassons-nous les reins et buvons du grog !
Et vive la bombance !
Que chacun boive et danse !
Et fric et froc, et zig et zog.

(*Ils dansent sur le refrain.*)

TOUS (*chantant et buvant*).—

Cassons-nous les reins... etc...

BOUQUIN.—Attention, les amis, ouvrez vos écoutilles... Je vas vous narrer la chose du Vaisseau-Monstre.

TOUS.—Oui, oui !...

Bouquin.—Vous croyez peut-être, tas de novices que vous êtes, que ce Vaisseau-Monstre était un monstre de vaisseau?... Au contraire, mes enfants, c'était un bijou, un vrai bijou qui n'avait pas son pareil, car ce n'était ni un trois-ponts, ni un brick, ni une corvette, ni une frégate, ni un yacht, ni un sloop, ni une goélette, ni un lougre, ni une galère, ni une gondole, ni un chasse-marée, ni rien de tout ça.

Tous.—Qu'est-ce que c'était donc ?

Bouquin.—C'était un vaisseau monstre !... Figurez-vous, mes enfants, que pour faire son inspection de l'avant à l'arrière, le capitaine montait en voiture, et il mettait une semaine pour aller, et une semaine pour revenir. Et pour grimper au banc de quart, mes amours, il y avait autant de marches à monter qu'à la tour Notre-Dame ; et pour ce qui est des mâts, figurez-vous que, pour toucher à la grande hune, en montant par bâbord et redescendant par tribord, vous seriez montés mousses et vous seriez descendus vieux contre-maîtres, comme moi... Et voilà ce que c'était que le Vaisseau-Monstre. (*Chantant.*)

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

Tous (*chantant*).—

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

Bouquin.—Maintenant, j'ai le gosier trop sec pour continuer, Marcel va vous narrer la suite.

Tous.—Oui, oui...

Daniel.—Lui ! ce farceur de Parisien !

Bouquin.—Cargue ta langue, Daniel, ou je te tamponne.

Tous.—Oui, oui !...

BOUQUIN (*à Marcel*).—Parle, toi.

MARCEL.—V'là ce que c'est : Le capitaine du Vaisseau-Monstre, un vrai monstre, par conséquent, celui-là !... le capitaine, donc, pour ce qui était de la beauté de sa personne et de la douceur de son caractère, tenait le milieu entre l'Auvergnat et le Bas-Breton ; avec ça qu'il était poli comme un ours et éduqué dans le genre du défunt camarade dont nous avons mangé les saucisses.

TOUS (*riant*).—Ah ! ah ! ah !

MARCEL.—Et tout l'équipage était à l'avenant... c'étaient tous des Daniels, mes enfants, des vrais Daniels... (*Rire général.*)

DANIEL (*furieux*).—Ah ! mais, Parisien, pas d'alluvion... ou, sinon...

BOUQUIN (*à Daniel, en lui allongeant un coup de poing*).—Silence, fillot, ou je tape !...

MARCEL.—Pour lors, le Vaisseau-Monstre naviguait depuis pas mal d'années, quand l'aide-gabier avisa de loin une merveille... Cette merveille était un sloop, mes enfants... mais quel sloop !... blanc et or, avec des voiles en soie bleu clair, des pavillons roses, des cordages en fil d'or et de soie, des canons en argent, et des mâts en or massif... et l'équipage !... Oh ! l'équipage chantait à tue-tête (*chantant*) :

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

TOUS (*chantant*) :—

Cassons-nous les reins, et buvons du grog, etc.

(*Ils boivent et dansent. Pas de matelots. A la deux matelots remontent en criant au feu !*)

LAJOIE.—Le feu !... où ça ?

Le matelot.—Dans la cambuse... et il gagne l'entrepont.

Lajoie.—Le feu que nous croyions éteint! Ah! je le disais bien, c'est ce maudit forçat qui nous porte malheur!... Commençons par nous débarrasser de lui!...

Tous.—Oui! à la mer! à la mer! *(Ils s'avancent vers Maurice qui est attaché à gauche.)*

Kerveguen (*paraissant*).—Quels sont ces cris, ce tumulte?

Lajoie.—Le feu à bord, commandant.

Kerveguen.—Comment a-t-il pris?

Bouquin.—On ne sait pas... Peut être les deux mutins enchaînés à fond de cale.

Kerveguen.—Chacun à son poste et surtout pas de désordre. Lieutenant, faites fermer les panneaux pour éviter les courants d'air... Bouquin, noyez les poudres... Docteur, faites transporter les blessés dans la batterie... Je descends moi-même pour m'assurer de l'état des choses. *(Il descend.)*

Le lieutenant.—Carguez les voiles! *(Des mousses montent aux cordages.)*

Kerveguen (*en dessous*). — Faites jouer les pompes. *(Le commandement se répète en dessous.)*

Bouquin.—Aux pompes tout le monde! *(Tumulte, le feu se fait jour à travers le plancher.)*

Kerveguen. — Enfants! tout est perdu!... plus d'espoir de sauver la frégate!... Travaillons à un radeau pour gagner la côte; c'est notre seule chance de salut... Alerte, enfants!

Tous.—Au radeau!... *(Ils se précipitent. On entend le bruit des marteaux et les planches qui tombent.)*

Maurice.—Au nom du ciel! laissez-moi aider les travailleurs!

KERVEGUEN.—Va donc ! (*Grand tumulte.*) Les embarcations à la mer !... Les malades d'abord, puis les enfants et les novices... le lieutenant et moi nous embarquerons les derniers.

HENRI (*s'élançant de la cabine*).—Ah ! mon père, laissez-moi rester auprès de vous...

KERVEGUEN.—C'est impossible !... Embrasse-moi, et le ciel te sauve !

HENRI.—Mon père !

BOUQUIN.—Vite ! vite ! (*Il l'arrache des bras de son père.*)

MAURICE (*à part*).—Ah ! je veillerai sur cet enfant. (*Grand tableau d'incendie.*)

(RIDEAU.)

ACTE III.

LA COTE D'AFRIQUE.

Un site sauvage sur les côtes d'Afrique : au fond, colline praticable ; à droite, l'entrée d'une grotte laquelle des feux sont allumés ; à gauche, au deux plan, l'entrée d'une hutte grossière ; à gauche premier plan, un chemin creux ; un tronc d'a scié servant de table ; çà et là, quelques arbustes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE *seul.*

MAURICE (*agenouillé, regardant du côté d grotte*).—Il dort encore... Pauvre Henri ; Dieu me donne la force de te protéger toujo ou que sa bonté daigne nous délivrer en ble... (*Il se relève.*) Mais le jour est venu puis éteindre les feux qui, pendant la écartent de nous les animaux malfaisants (*Il disperse les branches allumées, puis il va le tronc d'arbre sur lequel sont des fruits.*) M repas du matin... Hier, pour la première j'ai découvert un arbre à fruit sur cette inhospitalière ; il était temps, ma provision poudre et de plomb est presque épuisée ; grâce au ciel, nos misères touchent à leur si j'ai bien calculé les jours et les nuits, de que ces Arabes qui traversaient le désert ont trouvés sur cette plage, hors d'état de suivre, il a dû s'écouler six mois, et la sec caravane qu'ils nous ont annoncée ne ta pas à paraître... Oui, six mois, et pendant

longtemps, pas un être humain ne s'est montré dans cette immense solitude, où j'ai veillé sur ce pauvre enfant avec Marcel, échappé comme nous du naufrage, tous trois abandonnés des hommes, mais non pas de la Providence, qui a étendu sur nous sa protection miraculeuse. (*On entend crier au dehors.*)

SCÈNE II.

MAURICE, MARCEL.

Marcel est accoutré d'une manière grotesque, ses vêtements sont raccommodés avec des feuilles d'arbre et des morceaux d'écorce en guise de pièces. Il a aussi de longues feuilles d'arbre qui s'agitent comme des plumes sur sa casquette de matelot.

MARCEL (*accourant tout effrayé par le chemin creux*).—Oh ! la la ! du secours !

MAURICE.—Marcel ! (*Il saisit sa carabine.*) Qu'y a-t-il ?

MARCEL (*se retournant effrayé*).—Ça court-il après moi ? (*Il vient se jeter sur Maurice et recule en poussant un grand cri.*) Ah ! le voilà !...

MAURICE.—Quoi donc ?

MARCEL (*le reconnaissant*).—Ah ! c'est vous, monsieur Maurice ?

MAURICE.—Eh bien, oui, c'est moi... après ?... que t'est-il arrivé ? qu'est-ce que tu as vu ?

MARCEL.—Ce que j'ai vu ?... (*Regardant derrière lui.*) Je ne le vois plus... mais je vous vois !... Ouf ! ça me remet !...

MAURICE.—Enfin, explique-toi !...

MARCEL.—Voici ce que c'est... Ce matin, au sortir de ma cahute... j'étais allé dans la petite anse pêcher des mollusques et du fretin, quand

tout à coup, qu'est-ce que j'aperçois?... u
tête!... oh! mais une tête!... une figure!
quelque chose d'affreux!...

MAURICE.—Tu te seras vu dans l'eau!

MARCEL.—Pas possible! Je regardais en l'ai
sur un rocher... et ça me regardait aussi...
avec une grimace!... Des yeux de possédé...
mâchoire désordonnée... et puis un corps
noir, tout poilu...

MAURICE.—Un singe, probablement...

MARCEL.—Ça ressemblait plutôt à un hom
très laid. Une taille superbe, dans mon genr
et même mieux... enfin, une horreur!

MAURICE.—Attends donc, serait-ce par has
l'orang-outang?

MARCEL.—Hein! l'orang dégoûtant!

MAURICE.—L'homme des bois à qui j'ai do
la chasse le jour même de notre débarqueme
mais depuis ce temps-là, il n'a plus reparu.

MARCEL.—Je parierais que c'est ça... l'h
me des bois... Drôle d'espèce!... Tantôt,
saute dans les arbres, comme un écureui
tantôt, ça se promène comme un Parisien
canne à la main...

MAURICE.—Si c'est lui, j'y veillerai... ma
croirais plutôt que ton imagination, effrayée
quelque ressemblance...

MARCEL.—Il est de fait qu'à ce moment-l
pensais à cet animal de Daniel... Où est-
l'heure qu'il est? Son âme doit être au dia
d'où elle venait... et son corps dans le ve
de quelque requin! Que le poisson lui
léger!... Quand je pense que sans vous, m
sieur Maurice, il m'en serait arrivé autant...
peut-être pis!...

MAURICE.—Tais-toi, ne me rappelle pas

scènes d'horreur ! Trop souvent je les ai là.. devant les yeux ! Vingt malheureuses créatures, réfugiées sur un mince radeau, ballotées par les flots pendant des jours et des nuits, épuisées par la faim, exaltées par le désespoir !... Oh ! que Dieu pardonne à ces furieux qui, les yeux étincelants, plus pareils à des tigres qu'à des hommes, pressés d'assouvir un besoin monstrueux, cherchaient déjà à sacrifier ceux des nôtres qui, plus faibles ou exténués, étaient hors d'état de se défendre !... Henri... Dieu ! c'était lui !... Je les ai vus s'élancer... mais avant que le plus féroce eût touché l'enfant placé sous ma garde, son corps roulait abattu par ma hache ! Les autres bêtes fauves se sont arrêtées alors, et la terreur a refoulé le cri sauvage de leurs entrailles !

MARCEL.—Oui, c'est beau ce que vous avez fait là !... J'y aurais passé aussi, moi... un des plus délicats ! Mais vous avez tenu tout le monde en respect... et, le pistolet d'une main, le gouvernail de l'autre, vous avez crânement manœuvré pour gagner la côte ! Sapristi ! que j'étais malade !... J'avais si peur !

MAURICE.— J'ai cru mourir aussi... avec les trois malheureux qui ont abordé avec nous et qui dorment là-bas sous les sables ; mais ma tâche n'était pas finie ! Pauvre Henri ! de nouveaux dangers le menaçaient... que d'efforts pour les conjurer !

MARCEL.—Convenez que je vous ai joliment aidé !... Dame !... J'ai appris toutes sortes de métiers ! D'abord architecte... (*Il montre la hutte*) charpentier... jardinier... sans parler de ma cuisine... du bouillon de lézard et des rognons de girafe sautés à l'eau... car nous n'avons que

de l'eau... enfin, pour surcroît d'industrie, j
me suis fait tailleur! (*Montrant son costume.*)
A la dernière mode du pays... et chapelier...
Hein! ce chapeau à plumes, ça me rappelle fe
Robinson... Heureusement il n'y a pas de Ven
dredi ici!... Oh! le vendredi... ça porte ma
heur!...

MAURICE (*qui est allé vers la grotte*).— Il s'é
veille... il vient... pas un mot qui lui rappel
nos misères! A peine en a-t-il compris tou
l'horreur quand je le déposai évanoui sur l
rivage...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI (*sortant de la grotte*).—Où est-il? (*S'a
vançant vers Maurice.*) Ah! Maurice!...

MAURICE.—Qu'as-tu donc, Henri?

HENRI.—Quand tu n'es pas là, je tremble tou
jours; mais me voilà rassuré!

MARCEL.—C'est comme moi; j'ai besoin
le voir, ne fût-ce que le bout de son petit doig
Ça me donne du cœur!

HENRI.—Bon Marcel... toujours dévoué!

MARCEL.—A votre service, monsieur Henri,
moi et mes petits talents... Et s'il vous faut u
tailleur...

MAURICE (*à Marcel*).—C'est bon, mon am
retourne à la pêche, et surtout ne t'avise pas
chasser!

MARCEL.—Comment, la chasse est interdite

MAURICE.— Faute de munitions... Les charg
de ta carabine et de la mienne, voilà tout ce q
nous reste... et tu comprends qu'il faut l
ménager...

MARCEL.—Oui, ce n'est pas le cas de tirer sa poudre aux moineaux !... Allons, je vais vous chercher une friture... Je ne m'éloigne pas, monsieur Maurice, soyez tranquille... je suis là... à votre portée... si vous avez besoin de moi... c'est-à-dire si j'ai besoin de vous, je vous appellerai ! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, HENRI.

HENRI.—Plus de provisions ! Ah ! je comprends à quels dangers tu vas encore t'exposer !

MAURICE.—Aucun, rassure-toi !

HENRI.—Hier encore... cette longue excursion...

MAURICE.—Pour nous procurer de nouvelles ressources...

HENRI.—Mais pourquoi ne pas m'emmener avec toi ?

MAURICE.—Y songes-tu, Henri?... Si faible encore !...

HENRI.—Non, Maurice, je me sens fort à présent... et ranimé par tes soins... je ne vis que par toi seul.

MAURICE.—Dis-moi ? Tu me crois innocent du crime qui pèse sur ma tête !

HENRI.—Eh ! comment te croire coupable, toi qui n'as que des pensées de dévouement ? Non, Maurice, non, le monde entier t'accuserait, je serais là pour te défendre.

MAURICE.—Ah ! merci, Henri, merci de cette parole !

HENRI.—Ne te dois-je pas la vie ? Lorsque les Arabes ont passé ici, tu pouvais t'éloigner

avec eux; mais tu as voulu rester, décidé à mourir avec moi, car j'allais mourir... Mais ne m'as-tu pas dit que notre délivrance était proche?

MAURICE.—Oui, nous touchons à l'époque où une nouvelle caravane doit traverser ce pays, et, cette fois, nous pourrons la suivre. Il me tarde de voir ces tribus nomades pénétrer dans notre solitude... Il est temps que je surveille leur arrivée. Toi, mon enfant, rentre dans cette grotte, et attends là avec patience les nouvelles que j'espère t'apporter bientôt.

HENRI.—Me retenir là! Aurais-tu quelques craintes?

MAURICE.—Non, sans doute; mais la chaleur du jour ne tardera pas à se faire sentir, et puis tu m'as promis de la prudence. A bientôt. (*Il prend sa carabine et sort par le fond.*)

HENRI (*seul*).—Serait-ce enfin le jour de la délivrance... Si ces libérateurs attendus ne venaient pas!... Non, non, la Providence qui nous a secourus jusqu'ici, ne nous abandonnera pas! (*Il rentre dans la grotte.*)

SCÈNE V.

MARCEL, *puis* MAURICE *et* HENRI.

MARCEL (*criant et arrivant tout hors de lui*).—Le voilà, monsieur Maurice, le voilà! (*Il tire un coup de fusil.*) Oh! je l'ai manqué! (*L'orang-outang paraît; il court après Marcel, fait plusieurs gambades qui l'effrayent.*) Ah! vilaine bête! Non... bel homme. (*Lui faisant des saluts.*) Monsieur, monsieur... (*L'orang-outang qui a saisi la carabine jetée par Marcel, la touche dans*

tous les sens, regarde dans le canon, couche en joue avec la crosse, et frappe Marcel comme avec un bâton.) Holà ! oh ! il est bâtoniste... il est très fort ! *(Il se blottit derrière un rocher.)*

HENRI *(sortant de la grotte)*.—Qu'y a-t-il? *(Apercevant l'orang-outang qui s'élance vers lui.)* Au secours !... Au secours !... Maurice ! *(Maurice paraît sur la colline et tire ; l'orang-outang, blessé, se débat, et tombe mort.)*

HENRI *(s'élançant vers Maurice)*.—Ah ! Maurice !

MAURICE.—Ne crains plus rien, je l'ai tué.

MARCEL *(sortant de sa cachette)*.— Tué !... victoire !... *(Donnant des coups de bâton au corps de l'orang-outang.)* Ah ! coquin ! ah ! misérable !... Est-il laid, cet être-là !... Ah ! tu prends les airs d'un homme !... *(Il lui donne des coups de pied.)* Ça t'apprendra, affreux animal !... Et ça se mêlait de nous faire peur ! *(Il le pousse dans la coulisse.)*

HENRI *(à Maurice)*.—Sauvé encore par toi... Ah ! Maurice !... Mais ces deux coups de feu, si j'ai bien compris, ont épuisé le reste de tes munitions, et maintenant, sans moyens et presque sans ressources...

MARCEL.—Rassure-toi, je venais t'apporter de bonnes nouvelles : j'ai aperçu la caravane.

HENRI.—Ah ! Dieu soit loué !

MARCEL *(revenant en scène)*.—La caravane !...

MARCEL. — Elle est encore loin ; mais pour qu'elle ne passe pas sans nous voir, j'ai placé un signal sur le haut de ce rocher. Je retourne à mon poste d'observation, puis j'irai les attendre au défilé de la montagne. Pendant ce temps, prépare-toi au départ...

HENRI.—Oui, mon ami, et je vais prier pour

ceux qui, moins heureux que nous, resteront ensevelis dans ce désert. (*Il rentre dans la grotte.*)

MAURICE.—Et toi, Marcel, occupe-toi aussi de tes préparatifs.

MARCEL.—Ah ! ce ne sera pas long, j'ai déjà commencé. Revenez vite avec les Bédouins. (*Maurice remonte sur la colline.*)

SCÈNE VI.

MARCEL *seul.*

MARCEL (*Il va et vient à sa cahute, tout en parlant*).—Je vais donc prendre la clef des champs !... Ce n'est pas les champs qui manquent par ici... surtout les champs de sable !... Mais dépêchons-nous, rassemblons mes hardes... (*Il montre un lambeau de voile tout noir.*) Ce mouchoir, et la toilette que j'ai sur moi, voilà tout mon bagage ; j'ai mis de côté quelques récoltes du pays : d'abord mon singe, et puis ces bottes d'oignons. Dieu ! les beaux oignons !... Ça me rappelle la France ; je ne peux pas les regarder sans pleurer. (*Montrant deux sacs.*) Ici du millet pour la nourriture des petits oiseaux ; c'est innocent... Là une provision de séné... c'est moins innocent ; j'ai déjà essayé la puissance de ce médicament... Sapristi ! il est bon ! .. En arrivant à Paris, je me ferai apothicaire, et, en même temps, j'élèverai des serins... Seulement, ne pas confondre les sacs. (*Il s'accroupit pour arranger les sacs.*)

SCÈNE VII.

MARCEL, DANIEL.

DANIEL (*entrant par la gauche, et regardant autour de lui*).—Dans quel diable de pays sommes-nous donc? (*Apercevant Marcel accroupi.*) Oh ! un singe !

MARCEL (*apercevant Daniel*).—Mon semblable!

DANIEL (*prenant sa carabine*).—Il faut que j'aie sa peau ! (*Il le couche en joue.*)

MARCEL (*gesticulant*).—Hé ! là-bas !

DANIEL.—Ça parle ! (*Le reconnaissant.*) Eh ! c'est cet imbécile de Marcel !

MARCEL.—C'est cet animal de Daniel !

DANIEL.—Dans mes bras ! (*Ils s'embrassent.*) Comment ça va-t-il ?

MARCEL.—Pas mal, et toi ?—Merci... Ah ça ! d'où viens-tu ?

DANIEL.—Et toi ?... Je te croyais avalé par une baleine.

MARCEL.—Tu ne te trompes pas... J'ai passé quelques mauvais quarts d'heure dans les flancs de cet animal.

DANIEL.—Et tu as pu sortir ? par quelle voie ?

MARCEL. — Par une voie... (*avec mystère*) dont j'ai été humilié.

DANIEL.—Bah ! comment ?

MARCEL.—J'avais du séné.

DANIEL.—Ah bah !

MARCEL.—A ton service, c'est comme ça que j'ai sauvé ma peau... Quand je dis ma peau... c'est justement ce que je n'ai pas sauvé. Tu vois, brûlé par le soleil, et grignoté par les moustiques... C'est le pays qui veut ça ; je t'offre l'hospitalité.

DANIEL.—Merci, nous ne tenons pas à rester ici.

MARCEL.—Tu ne voyages donc pas seul ?

DANIEL.—Eh ! non, vraiment ; je navigue avec le commandant.

MARCEL.—Le commandant Kerveguen ?

DANIEL.—Il vient d'aborder.

MARCEL.—Ah bah !

DANIEL.—J'étais tombé à la mer, on m'a repêché, et on m'a jeté sur la barque du commandant. J'ai bien cru ne pas te revoir, va, mais ce n'était pas ça qui me chagrinait le plus : nous n'avions plus de vivres, si bien que j'ai dévoré mes jambes de bottes ; j'allais passer à la semelle, quand nos signaux ont été aperçus par un navire français, et depuis ce temps-là, nous explorons les côtes d'Afrique... Eh ! tiens, voici le commandant avec une partie de l'équipage.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, KERVEGUEN, GARNIER, LAJOIE, MATELOTS, *puis* HENRI.

KERVEGUEN.—Avançons avec précaution ; j'ai vu de ce côté des traces de pas sur le sable. (*Apercevant Marcel.*) Un homme !

DANIEL.—Eh ! oui, mon commandant, c'est Marcel.

KERVEGUEN.—Marcel !

DANIEL.—Qui était sur le radeau.

KERVEGUEN.—Ciel, débarqué ici. et mon fils ?

MARCEL.—Votre fils... (*Montrant la grotte.*) Il est là.

KERVEGUEN.—Là !

MARCEL (*allant à la grotte et appelant*).—Monsieur Henri ! monsieur Henri !

HENRI (*sortant de la grotte*).—Ah ! (*Apercevant Kerveguen.*) Mon père ! (*Il s'élance dans ses bras.*)

KERVEGUEN.—Mon fils ! mon Henri ! Ah ! quelle joie ! J'avais si peu d'espoir, je te croyais perdu à jamais, et je t'ai bien pleuré ; mais enfin je te retrouve ! C'est bien toi, je ne rêve pas ! Ah ! embrasse-moi encore, et appelle-moi ton père, pour que je sois bien sûr d'avoir toute ma raison.

HENRI.—Mon bon père !

MARCEL.—Ça m'attendrit. (*Il déploie son mouchoir de toile.*) Je pleure encore plus qu'avec mes oignons.

HENRI.—Remercions Dieu qui me rend à mon père, et après Dieu l'homme généreux qui a cent fois exposé ses jours pour votre fils.

KERVEGUEN.—Ah ! j'allais être ingrat ! Serait-ce toi, bon Marcel ?

MARCEL.—Moi, excusez ! Ce n'est pas le courage qui me manquait, mais je n'en avais pas trop pour moi tout seul.

KERVEGUEN.—Qui donc alors ? Où est-il ce libérateur, que je le presse dans mes bras ?

MAURICE (*sur la colline*).—Voilà la caravane ! Avant une heure elle sera ici.

KERVEGUEN (*à Henri*).—Qui est cet homme ?

HENRI.—C'est lui, mon père, mon sauveur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE (*entrant en scène*).—Des étrangers !

KERVEGUEN.—Ah ! qui que vous soyez, vous qui m'avez rendu le bonheur...

MAURICE.—Le commandant !

KERVEGUEN.—Vous me connaissez ?

GARNIER (*considérant Maurice*). — Attendez donc... c'est lui !

KERVEGUEN.—Qui donc ?

GARNIER.—Cet homme, ce fugitif, qu'autrefois nous avons recueilli à bord.

KERVEGUEN.—Maurice ?

LAJOIE.—Le forçat !

TOUS (*reculant*).—Le forçat !

MARCEL (*aux autres*).—N'ayez donc pas peur, il est très doux.

KERVEGUEN.—C'est bien lui. (*Aux autres.*) Allez, mes amis, retournez à la chaloupe qui est restée dans la petite anse, annoncez à mes amis que j'ai retrouvé mon fils, et dites-leur qu'ils se tiennent prêts à partir.

DANIEL (*à Marcel*). — Viens, Marcel, viens renouer connaissance avec les amis.

MARCEL.—Et les bouteilles de vin ; il y a si longtemps que nous nous sommes vus. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

KERVEGUEN, MAURICE, HENRI.

KERVEGUEN.—Monsieur Maurice, je sais déjà que c'est à vous que je dois le bonheur d'avoir revu mon fils ; un pareil bienfait doit effacer de mon souvenir toutes les traces du passé... Comptez donc sur la reconnaissance d'un père, dans les limites des devoirs qui me sont imposés comme gentilhomme et serviteur du roi...

MAURICE.—Je n'aspire, monsieur, croyez-le bien, qu'à me montrer digne de votre estime.

KERVEGUEN. — Que ne vous est-il possible, monsieur Maurice, de reconquérir aussi celle des autres ! (*Mouvement de Maurice.*)

HENRI.—Mon père !...

KERVEGUEN.—Loin de moi l'idée de vous causer quelque peine ! Croyez que je prends le plus vif intérêt à votre situation... je voudrais vous le prouver... Dites-moi, n'annonciez-vous pas tout à l'heure l'arrivée d'une caravane ?

MAURICE.—Oui, monsieur, les Arabes, avec qui nous nous proposions de partir.

KERVEGUEN.—Fort bien... Où se rendent-ils ?

MAURICE.—Au Maroc, et de là, sans doute, à Alger.

KERVEGUEN.—C'est pour vous un moyen de salut, je suis heureux qu'il vous soit offert.

MAURICE.—Comment ?...

KERVEGUEN.—Pour rien au monde je n'aurais voulu vous laisser seul ici ; mais d'un autre côté, quels risques n'auriez-vous pas courus en vous embarquant avec nous...

HENRI.—Quoi ! mon père, auriez-vous donc l'idée de partir sans lui ?

KERVEGUEN.—Le bâtiment que je monte appartient à l'Etat, et je ne saurais prendre avec moi un homme condamné par les lois françaises.

HENRI.—Injustement condamné, mon père ; M. Maurice est innocent.

KERVEGUEN.—Dieu m'est témoin que je le souhaite de toute mon âme !

HENRI.—Il me l'a attesté au milieu même des plus grands périls, et l'on ne ment pas quand on va paraître devant Dieu !

KERVEGUEN.—Mais suffit-il que je le croie ? serait-il à même de le prouver ?

MAURICE.—Non, monsieur, je vous l'ai dit, n'espère que dans l'avenir...

KERVEGUEN.—Eh bien, jeune homme, dispo- de moi, de mon crédit, quand il en sera

temps ; jusque-là votre retour en France vou exposerait à des poursuites ; et quand même je fermerais les yeux sur le devoir qui m'est trace il se trouverait à mon bord assez de gens pou vous dénoncer, vous livrer.

HENRI.—Ciel !

MAURICE.—Aussi, monsieur, n'avais-je pa l'intention de revoir mon pays, avant d'être même d'y paraître avec honneur... Je comptai me rendre en Allemagne, le plus près possibl de cette France que j'aime toujours.

KERVEGUEN.— Vous avez raison... Quant vos moyens d'existence, c'est à moi d'y pourvoi

MAURICE *avec dignité*).—Monsieur...

KERVEGUEN.—C'est une dette de reconnais sance.

MAURICE. – Quand c'en serait une... qua la vie d'une personne chère se payerait avec l'or, je ne saurais accepter les dons d'un homm qui n'a pas commencé par me donner la mai

KERVEGUEN (*faisant un effort sur lui-même*). Pardon, monsieur Maurice; votre noblesse sentiments m'a vaincu. (*Avec effusion.*) Da mes bras, ô toi qui m'as rendu mon enfa (*Il l'embrasse.*)

HENRI.—Oh ! merci, mon père !

KERVEGUEN.—Mon devoir, comme servite du roi, serait de signaler un criminel... Ce d voir, je l'enfreindrai... Je vous aiderai mê à quitter la France et l'Europe. Je vous emmè avec moi, et je vous fournirai les moyens vous rendre en Amérique et d'y vivre hono blement.

MAURICE.—Merci, monsieur, j'ai des bra du courage...

KERVEGUEN.—Partons !

(RIDEAU.)

ACTE IV.

LES DIAMANTS.

Un grand salon à arcades préparé pour une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJORDOME, PLUSIEURS DOMESTIQUES *en ...nde livrée, les uns allumant les lustres, les ...res disposant des caisses de fleurs, puis* MARCEL.

LE MAJORDOME (*aux autres*). —Allons, vite, ...pêchez-vous ; préparez tout pour que la fête ...t magnifique ; c'est la première que donne ... de Kerveguen depuis son retour de ce fameux ...age où il a failli perdre son fils. Il faut qu'on ...muse, qu'on soit gai !

UN DOMESTIQUE (*riant bètement*). — Ah ! ah !

...E MAJORDOME.—Qu'est-ce qu'il a donc, ce-...là ?

...E DOMESTIQUE.—Dame ! vous dites qu'il faut ...on soit gai... Eh ! eh ! eh !

...E MAJORDOME. Imbécile ! ce n'est pas pour ...que je dis ça, c'est pour la société.

...E DOMESTIQUE (*reprenant son sérieux* . Ex-...ez, c'est fini. (*On voit au fond Marcel qui ...mine t ut avec un air d'admiration.*)

...E MAJORDOME. -- Hé ! vous autres, faites ...ntion !... Qu'est-ce que c'est que cet in-...-là ?

...ARCEL (*entrant en faisant de grandes salu a-...s à droite, à gauche*).— Messieurs... (*Au ...rdome.*) Monsieur le marquis...

Le majordome.—Eh ! je ne suis pas m quis !

Marcel.—Alors, monsieur le comte... (*gardant de tous côtés.*) Crédié, comme équipé ici ! On n'ose pas se frotter à vos ba gages...

Le majordome. — Ah ça, qui es-tu, et veux-tu ?

Marcel.—Pour vous servir... Je suis ven Paris pour parler au monstre.

Le majordome.—Au monstre !

Marcel.—Excusez, c'est un terme d'ami à bord... On voit bien que vous n'avez pas vigué. Enfin, c'est à mon amiral que j'ai aff

Le majordome.—Ah bien, oui ! il a bien temps de t'écouter ! Allons, débarrasse-n va-t-en !

Marcel.—Sans vous commander, mon g tilhomme, j'ai une commission pressée...

Le majordome (*élevant la voix*).—Tu la f demain ! Allons, hors d'ici, manant ! et vite que ça, ou sinon... (*Les domestiques s'a cent pour mettre Marcel à la porte.*)

Kerveguen (*entrant*).—Qu'est-ce que c'es

Marcel.—Ah ! mon amiral !

Kerveguen.—Marcel ! Marcel ! qu'on se mettait de renvoyer ? (*Au majordome et au mestiques.*) Sortez, drôles !

Marcel (*à part*).—Tiens ! les gentilshom étaient des domestiques ! (*Haut, allant au f* Sortez, drôles ! (*Les domestiques sortent.*)

SCÈNE II.

KERVEGUEN, MARCEL.

KERVEGUEN. — Je t'attendais. Tu as amené urice à Paris ?

MARCEL. — Oui, mon amiral.

KERVEGUEN. — Où l'as-tu laissé ?

MARCEL. — A Passy, chez mon parrain.

KERVEGUEN. — Tu n'as rien dit à personne ?

MARCEL. — Je pense pas ! Vous m'aviez dit tre muet comme un poisson ; je me suis moé sur l'animal.

KERVEGUEN. — Vous partirez demain pour rseille. (*Lui remettant des papiers.*) Voici ce j'ai promis... un passeport que j'ai fait dérer par l'amirauté et que j'ai visé moi-même, recommandation pour M. de Labourdone, mon ami, gouverneur de l'Ile de France, cette bourse, qui suffira amplement aux frais voyage ; plus tard, je vous ferai passer d'aus fonds. La frégate l'*Atalante* est prête à vous evoir... Qu'il parte, qu'il oublie la France !

MARCEL. — On tâchera, mon amiral.

KERVEGUEN. — Eh ! mais, tu es ému, je crois !.. , un marin !

MARCEL. — Oh ! ce n'est pas pour moi !... Les ages, ça me forme... mais lui, le pauvre ble !... Je l'aime bien, voyez-vous, quoiqu'il t jamais voulu me raconter toute son hise. C'est égal, je gagerais ma main qu'il t pas coupable.

KERVEGUEN. — Dieu le veuille !... Tu auras de lui : tu tâcheras de soutenir son courage. lui de ma part, oui, répète-lui bien que obéi seulement à un devoir d'honneur.

Qu'il en appelle à sa conscience, comme mo la mienne ; si elle le condamne, qu'il se résign si elle l'absout, qu'il se console. Dieu seul s l'avenir. Maintenant, retourne auprès de lu que le ciel vous garde ! Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARCEL, *puis* FOLBERT.

MARCEL.—Allons, v'là qui est dit ; dem matin, encore en route !... Si ça n'est pas gai qu'en venant ici... Impossible de lui fa desserrer les dents !... et puis un air... t en dessous, tantôt au vent... comme quelqu (*montrant son front*) qui a perdu sa boussol Ah ! dame !... c'est que c'est pas drôle... Qu je pense à lui, j'aimerais encore mieux être la côte sauvage... sans Daniel. (*Il va p sortir.*)

FOLBERT (*entrant*).—Allons ! J'arrive à te pour voir l'amiral avant la fête.

MARCEL (*à part*).—Tiens ! je connais ce roissien-là !

FOLBERT (*à un domestique qui entre avec lui* Posez cet écrin sur la table et faites avertir l'a ral que je l'attends. (*Le domestique dépose écrin sur la table et sort.*) Tout cela est parfa Je fais une excellente affaire. En acceptant l vitation de l'amiral je lui ai promis de lui ap ter cette parure, pour laquelle il va me pa ce soir, quatre-vingt mille francs. Aucun j lier ne m'en a offert plus de soixante mi Mais M. de Kerveguen est riche, et c'est un deau de noce qu'il veut offrir à sa nièce. (*trouve face à face avec Marcel qui l'examin*

MARCEL (*reculant*).—Mais oui... c'est lui ! Je ne me trompe pas !

FOLBERT.—Plaît-il ?

MARCEL.—Monsieur de Folbert !

FOLBERT.—Comment ? Qu'est-ce que c'est ?

MARCEL.—Monsieur de Folbert ne me remet pas ? hein ?... (*Faisant signe de donner un coup de pied.*) Cette jambe-là ?... ça ne vous dit rien ?...

FOLBERT.—Quel imbécile est-ce là ?

MARCEL.—Je vois que vous commencez à me reconnaître... Marcel... vous savez bien... le filleul de mon parrain... de mon parrain Faustin...

FOLBERT.—Ah ! Faustin ?...

MARCEL.—De Passy.

FOLBERT.—Oui... oui...

MARCEL.—Que vous avez pris en affection... même que vous lui avez donné votre petit pavillon de Passy... C'est là, depuis qu'il est veuf, qu'il entasse sou sur sou avec la rente que vous lui avez faite... car c'est drôle comme vous avez été bon pour lui !

FOLBERT (*contrarié*).—C'est bien.

MARCEL.—Faut-il qu'il vous ait rendu de fiers services ?

FOLBERT (*impatienté*).—C'est bien, te dis-je.

MARCEL.—Mais tout ça ne lui a pas profité... pauvre bonhomme, la boisson l'a abruti... Quel vieux crétin !... sauf le respect que je lui dois... il ne me reconnaissait seulement pas... j'ai été obligé de lui dire mon nom et de lui rappeler le jour où je l'ai quitté, le jour de sa fête, quoi, il y a eu trois ans juste le 15 février.

FOLBERT (*tressaillant*).—Le 15 février !

MARCEL.—Vous savez bien, chez M. Duromé ?

FOLBERT (*à part*).—Duromé !

MARCEL.—Car vous étiez là, vous ?

FOLBERT.—Moi ? Allons donc !

MARCEL.—A preuve... qu'on a quelque chose à vous rendre...

FOLBERT.—Quoi donc ?

MARCEL.—Un portefeuille que vous avez perdu ce soir-là...

FOLBERT (*troublé*).—Hein ?

MARCEL. — Un portefeuille, en maroquin rouge.

FOLBERT (*à part*).—Celui de Duromé !... Ce n'est donc pas en traversant la rivière que je l'ai laissé tomber !... Et cette lettre de change qu'il contenait !...

MARCEL.—Vous dites ?

FOLBERT (*haut, en se remettant*).—Je dis que tu te trompes, mon garçon ! je ne me rappelle pas...

MARCEL.—Puisqu'on m'avait envoyé coucher dans le petit hangar qui était tout près de votre pavillon... et que la nuit je vous ai vu rentrer.

FOLBERT.—Moi !... tu m'as vu ?...

MARCEL.—Et puis que le lendemain matin, en me remettant en route, j'ai trouvé par terre, devant le pavillon... le portefeuille... Il n'y a que vous qui ayez pu le perdre... c'est clair.

FOLBERT (*à part*).—Maladroit !... (*Haut.*) Tu l'as ouvert ?

MARCEL.—Naturellement !

FOLBERT.—Et tu as lu ?...

MARCEL.—Oh ! rien... fi donc !... je ne sais pas lire.

FOLBERT.—A la bonne heure !... Et qu'en as-tu fait ?

MARCEL. — Ma foi ! j'étais pressé... je l'ai

serré dans une petite cachette du pavillon qui servait au vieux pour la contrebande...

FOLBERT.—Mais maintenant ?

MARCEL. — En arrivant à Paris, j'ai dit la chose à mon parrain.

FOLBERT.—Ainsi le portefeuille...

MARCEL.—Doit être encore dans la cachette.

FOLBERT (*à part*).—Diable ! il faut absolument le ravoir. (*Haut.*) Je me rappelle ce portefeuille... quelques papiers sans importance...

MARCEL.—Bien fâché...

FOLBERT. — Cependant, ta peine mérite salaire... tu m'as l'air d'un brave et honnête garçon, soigneux, avisé, dévoué...

MARCEL (*à part*).—Tiens, tiens, comme il est devenu câlin !

FOLBERT (*lui donnant de l'argent*). — Voici pour toi.

MARCEL.—Deux louis !... (*A part.*) Lui qui autrefois m'avait allongé gratis... (*Il répète le signe du coup de pied.*)

FOLBERT (*à part*).—Si je pouvais m'échapper ce soir !... Mais cette fête à laquelle j'ai promis d'assister... (*Haut, à Marcel qui veut sortir.*) Reste ici... j'aurai peut-être des instructions à te donner.

MARCEL.—A moi ?...

FOLBERT (*à part*).—Je ne veux pas le perdre de vue...

MARCEL.—C'est que j'ai affaire...

FOLBERT.—Bien, bien. (*Á un domestique et au majordome qui paraissent au fond.*) Ayez bien soin de ce digne garçon, et faites-le rafraîchir.

MARCEL.—Passe pour me rafraîchir. (*A part.*) Mais une fois rafraîchi...

Le majordome.—Veuillez me suivre, monsieur Marcel.

Marcel.—Vous suivre? Allons donc! je passe devant; suivez-moi, domestiques! (*Il sort avec le majordome.*)

SCÈNE IV.

FOLBERT, *puis* KERVEGUEN.

Folbert.—Maudite rencontre... Mais qu'importe après tout?... (*Voyant entrer Kerveguen.*) Ah! voici le maître de céans... Bonsoir, amiral... vous voyez que je vous ai tenu parole... (*Désignant l'écrin qui est sur la table.*) Voici les bijoux que je devais vous apporter.

Kerveguen (*les regardant*).—Parfait... Veuillez passer dans mon cabinet. Je vais vous donner la somme convenue. Vous avez bien fait de vous présenter de bonne heure; car j'attends beaucoup de monde ce soir. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE V.

MARCEL, *puis* HENRI.

Marcel (*entrant*).—A présent, filons!... Je crois que c'est ici... Il s'agit maintenant de prévenir M. Henri pour que le monstre ne s'aperçoive de rien. Il serait d'une colère...

Henri (*entrant*).—Marcel!... Toi ici! toi mon ami? Tu reviens seul? Il est parti?

Marcel.—Chut!... M. Maurice?... Non, il est ici, et malgré l'ordre de votre père, il voudrait vous faire ses adieux.

Henri.—Oh! merci à toi, bon Marcel, de me procurer cette grande joie... Fais-le venir...

Hâte-toi... avant que la foule des invités ne pénètre dans cette salle...

MARCEL.—Attendez... Ça ne sera pas long. (*Allant à droite.*) Par ici. (*Maurice paraît. Un domestique qui vient de rentrer par la gauche, s'avance vers Maurice comme pour l'interroger. Au domestique.*) Monsieur est un de mes amis. (*Le domestique s'incline et sort.*) Voilà comme ça se pratique.

SCÈNE VI.

MARCEL, HENRI, MAURICE.

MAURICE. — Ah ! Marcel, comment suis-je ici ?... J'avais promis... (*Apercevant Henri.*) Henri ! (*Il se jette dans ses bras.*) Malgré ma parole donnée à ton père, je n'ai pu résister au désir de te revoir avant mon départ de France. C'est peut-être un adieu éternel que je viens te faire.

HENRI.—Non, Maurice. Espérons en la Providence ! Je suis convaincu de ton innocence. Espérons que le ciel fera éclater bientôt ta justification aux yeux de tous... (*Marcel s'est éloigné et surveille.*)

MAURICE.—Ah ! merci ! (*Ses yeux se fixent sur l'écrin ouvert.*) Que vois-je ? Est-ce une hallucination ? un rêve ?... Non... non... je ne me trompe pas !... Ce bracelet... ce collier... Henri !... au nom du ciel, d'où vient cette parure ?

HENRI.—Je ne sais... Mon père a parlé d'acheter une parure pour faire un cadeau de noces à une de mes cousines... mais que t'importe ?...

MAURICE.—Ce qu'il m'importe ?... Mais ce vol !... ce meurtre !... Oui... mon innocence...

tout est là !... Henri ! ces bijoux... ces bijoux sont ceux de ma mère.

HENRI.—Maurice... tu dois te tromper...

MAURICE. — Non ! non !... je les reconnais bien, va !... Aussi je ne pars plus maintenant... je ne veux plus me cacher !... Qu'on vienne ! j'ai de quoi confondre mes accusateurs et découvrir le meurtrier !...

HENRI.—Maurice ! au nom du ciel... Si mon père allait t'entendre !...

Maurice M[illegible].—Je veux qu'il m'entende !... Oui, qu'il vienne !... qu'ils viennent tous...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, KERVEGUEN.

KERVEGUEN. — Que vois-je ! cet homme est encore ici ?... Misérable !... malgré ta promesse, malgré tes serments !...

MAURICE (*avec une exaltation croissante*).—J'y ai manqué... oui !... c'est vrai, et j'en remercie Dieu... c'est lui qui m'a inspiré le désir de revoir Henri une dernière fois ! Dieu l'a voulu pour faire éclater la preuve de mon innocence !

KERVEGUEN.—Toujours ton innocence !

MAURICE.—Oh ! vous n'en douterez plus maintenant !... vous qui, ainsi que mes juges, prétendiez que la vente de mes diamants était une fable !... les voilà, monsieur...

KERVEGUEN.—Que dit-il ? Cette parure... Je viens de l'acheter de Folbert.

MAURICE.—Elle appartenait à ma mère !

KERVEGUEN.—Allons donc ! c'est impossible !

MAURICE.—Impossible !

HENRI.—Pourtant, mon père, s'il les reconnaît !...

KERVEGUEN.—Il se trompe.

MAURICE.—Non, non, je ne me trompe pas ! et je vous prouverai...

KERVEGUEN.—Voici M. de Folbert... Pas un mot de plus !

MAURICE.—Oh ! je ne me tairai pas !... Il faut qu'il me dise...

KERVEGUEN.—Silence, encore une fois ! C'est à moi de l'interroger.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FOLBERT.

FOLBERT.—Mon cher amiral, vos invités vous réclament...

KERVEGUEN.—Un mot d'abord, s'il vous plaît, monsieur de Folbert !

FOLBERT.—Volontiers, cher amiral. (*A part.*) Que s'est-il donc passé ici?... Et quel est cet homme ? Son visage ne m'est pas inconnu...

KERVEGUEN.—Cette parure que vous m'avez vendue...

FOLBERT (*à part*).—Cette parure !...

KERVEGUEN.—Est-ce un joyau de famille ?... ou bien en avez-vous fait l'acquisition ?

FOLBERT (*après une légère hésitation*).—J'en ai fait l'acquisition.

MAURICE.—Tout récemment ?

FOLBERT (*le regardant fixément avec aplomb*). —Pourquoi cette question ? Et de quel droit m'interrogez-vous ?

MAURICE (*d'un accent fiévreux et animé*).— Parce que cette parure appartenait à ma mère, et qu'elle a été volée par l'assassin du banquier Duromé !

FOLBERT (*pâlissant et avec une agitation contrainte*).—Hein ?... Quoi ? L'assass... Mais qui donc êtes-vous, pour supposer ?

MAURICE.—Qui je suis-je ? L'homme accusé...

HENRI (*bas*).—Maurice !...

MAURICE.—Et condamné injustement comme l'auteur de ce double crime !

FOLBERT (*à part*).—Lui !... c'est lui !

MAURICE.—Mais vous m'aiderez, monsieur, à faire découvrir le vrai coupable...

FOLBERT (*effrayé*).—Moi !... comment ?

MAURICE.—En nommant celui de qui vous tenez cette parure...

FOLBERT.—N'est-ce que cela ?... (*Reprenant son aplomb.*) Assurément, mon garçon, si cela peut te servir, je ne demanderais pas mieux... mais par malheur, cela m'est impossible.

MAURICE.—Pourquoi ?

FOLBERT.—Parce que... je ne le connais pas... J'ai acheté cet écrin à Londres... d'un étranger... un Portugais... je crois, dont je ne sais plus même le nom... Ah ça ! mais quelle preuve as-tu que ces diamants soient les mêmes !...

MAURICE.—Une preuve irrécusable... Ce bracelet contient un secret...

FOLBERT (*effrayé*).—Un secret !...

MAURICE.—Sous le médaillon, qui s'ouvre... là se trouve un nom... celui de ma mère, et la devise de notre famille !...

KERVEGUEN (*qui a pris le bracelet et qui l'a ouvert sur l'invitation muette de Maurice*).—Les voilà... Amélie !... marquise de Rochebrune... Dieu seul nous sauve ! (*Mouvement général.—A Maurice, d'une voix émue.*) Quoi !... vous vous appelez...

MAURICE.—Maurice de Rochebrune... Et voi-

là pourquoi je ne voulais pas me nommer... Plutôt que d'imprimer une tache au blason de ma famille, je me suis tu, j'ai courbé la tête...

HENRI.—Ah ! mon père ! le croirez-vous encore voleur et assassin ?

KERVEGUEN.—Mon enfant, cette preuve qui peut le rendre innocent à nos yeux, ne suffit pas devant la justice !...

FOLBERT.—Non, certes... Et en présence de tant d'autres témoignages...

MAURICE (*avec rage et un délire toujours croissant*).—Non, dites-vous ? Mais que faut-il donc alors ?... Faut-il que Dieu ressuscite ce malheureux, lâchement assassiné ?... Oui ! oui ! à ma voix, devant les juges, il viendra témoigner de la vérité... Vous serez là... monsieur le marquis... vous y serez tous... Dieu seul nous sauve... Oui... c'est ma devise... Viens ! Duromé, sors de la tombe pour proclamer mon innocence, et désigner le coupable !...

KERVEGUEN.—Sa tête s'égare...

FOLBERT (*à Kerveguen*).—Le pauvre diable est fou ! (*Tous les invités rentrent.*)

MAURICE.—Le jour est venu... enfin !... Un forçat, moi ?... Non... un martyr !... C'est un triomphe qu'on me prépare !... Voyez, ils viennent en pompe me chercher au bagne... Et ces acclamations... ces chants... Pas encore... allez d'abord, allez dire à M. de Kerveguen que je suis innocent... à Henri qui n'a jamais douté de moi !... Ah ! tant d'ivresse, tant d'honneur après tant de honte, c'est trop... Grâce !... justice !... Ah !... (*Il tombe évanoui.*)

HENRI (*se précipitant sur lui*).—Ah !

KERVEGUEN.—Arrête, mon enfant !

Marcel (*accourant avec d'autres serviteurs*). — Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Kerveguen (*à Marcel*). — Qu'on donne des soins à cet homme. (*A part.*) Pourquoi donc M. de Folbert a-t-il paru troublé ?... J'éclaircirai cette affaire...

Folbert (*à part*). — Il faut que cet homme reste fou, ou qu'il meure !...

Rideau.

ACTE V.

LA MÉPRISE.

Le théâtre représente un jardin : à gauche, au deuxième plan, un pavillon, élevé de plusieurs marches, qui se prolonge dans la coulisse, à gauche, et dont la face opposée au public donne sur la rivière ; à droite, un banc de pierre ; au fond, des charmilles, au delà desquelles est la rivière.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUSTIN, *seul.*

FAUSTIN (*assis sur le banc et se versant à boire*). — Gueusard de Marcel, va !... Me jouer un pareil tour, à moi, son parrain !... Abuser de ce que j'étais un peu dans les brouillards pour me déloger de ce pavillon, et me fourrer là-bas, dans ce hangar, sans seulement me laisser le temps de reprendre mon petit magot, amassé sou par sou dans ma cachette !... Mais je le reprendrai... oui, je le reprendrai, et que ça ne tardera pas !... J'ai déjà essayé cette nuit... Voyons, du cœur !... (*Il boit.*) C'est drôle, j'ai beau boire... J'ai toujours le gosier en feu !... (*Se levant.*) A présent... (*Il va vers le pavillon en trébuchant.*) Pendant que le malade dort et que le filleul est sorti...

SCÈNE II.

FAUSTIN, MARCEL.

MARCEL (*paraissant sur le seuil du pavillon*). — C'est ce qui vous trompe, mon parrain...

Faustin (*reculant*).—Marcel !

Marcel.—Sorti, c'est vrai, mais rentré par l'autre porte. (*Il montre la gauche.*) Ah ça, qu'est-ce que vous voulez donc faire là-dedans ?

Faustin (*embarrassé*).—Moi... petit ?... Je veux savoir des nouvelles du malade.

Marcel. Merci pour lui, ça va mieux ; la nuit a été diantrement agitée ; mais il repose maintenant, et le médecin a répondu de lui.

Faustin.—Qu'est-ce que ça me fait à moi ?

Marcel.—Comment ? mais vous me disiez tout à l'heure...

Faustin.—Je dis... je dis que s'il se porte bien il est temps qu'il déguerpisse !... Je veux ma chambre, moi, je la reveux, et tout de suite, et avec tout ce qui est dedans... Lui et toi, je vous flanque à la porte... Oh ! c'est mon droit !... je suis propriétaire !...

Marcel (*se posant devant lui*).—Ah ! c'est comme ça !... Eh bien, essayez donc un peu... on verra si vous avez le moyen...

Faustin (*trébuchant*).—Oui, que j'en ai des moyens... Je suis propriétaire !

Marcel.—Est-il devenu crétin, hein ?

Faustin.—Chrétien ?... Oui, que je suis un bon chrétien... C'est égal... je veux et je reveux...

Marcel.—Sa chambre... il y tient !... C'est bon... on vous la payera, votre chambre...

Faustin.—Ah ?... C'est différent, mon petit Marcel... si tu as tant seulement deux bons écus...

Marcel.—Il n'est pas avare, non ! il ne l'est pas. (*Tirant l'argent de sa poche.*) Tenez, les voilà.

Faustin (*qui a pris l'argent, à part*).—Je les mettrai avec les autres.

Marcel.—Mais n'y revenez plus, comme la nuit dernière, rôder autour de M. Maurice.

Faustin (*tressaillant*).—Maurice!... Il s'appelle Maurice!

Marcel.—Eh bien, oui.

Faustin.—Maurice!... Oui... je me rappelle!... ces traits!...

Marcel.—Qu'est-ce qu'il a donc?

Faustin.—Lui! le condamné!

Marcel. — Chut!... Voulez-vous bien vous taire!... Est-ce qu'on crie ça sur les toits?... Ne vous avisez pas de le dénoncer au moins... Car, voyez-vous, aussi vrai que je suis votre filleul, mon parrain passerait un mauvais quart d'heure.

Faustin (*intimidé*).—Ah! petit...

Marcel (*d'un air menaçant*).—C'est que dans l'occasion, dame!... Je vais voir s'il est réveillé... (*Montrant le poing à Faustin.*) Hon!... (*A part.*) Il faut lui parler comme à un enfant. (*Haut.*) Hon!... (*Faustin effrayé baisse la tête.—Marcel rentre dans le pavillon.*)

SCÈNE III.

FAUSTIN, *seul.*

Faustin.—Maurice!... Oui... Quel souvenir!... Il était venu cette nuit-là... Je l'ai dit aux juges... l'autre aussi était venu... et je ne l'ai pas dit!... Il me l'avait défendu, lui... à Jacques et à moi... et il nous avait donné de l'or... C'est depuis ce temps-là (*montrant la bouteille*) que, pour m'étourdir... (*Passant la main sur son front.*) Ah bah! des bêtises!... Je suis riche... mon trésor grossit... (*Il se verse à boire.*) Buvons!...

SCÈNE IV.

FAUSTIN, FOLBERT.

FOLBERT (*qui s'est glissé au fond par les coulisses, arrivant près de lui et lui retenant le bras*)... Faustin !

FAUSTIN (*saisi*).—Monsieur de Folbert !

FOLBERT.—Plus bas !... il n'est pas bon qu'on sache que je suis ici. Tu as donc hébergé quelqu'un depuis hier ?

FAUSTIN.—Pas moi ! c'est mon garnement de filleul...

FOLBERT.—Où cela ?

FAUSTIN.—Là... dans ce pavillon.

FOLBERT.—On ne m'a pas trompé... (*Haut.*) Et cet homme... dans quel état est-il ce matin ?

FAUSTIN.—Mieux.

FOLBERT (*à part*).—Ah ! malheur ! (*Haut.*) Et que fait-il maintenant ?

FAUSTIN.—Il est couché... il dort !

FOLBERT (*à part*).—J'ai du moins quelques instants de répit. (*Haut.*) Mais ton filleul Marcel ?

FAUSTIN.—Il est rentré là.

FOLBERT (*mystérieusement*). — S'il faut l'en croire... il t'a confié un portefeuille ?

FAUSTIN.—Ah ! oui.. le portefeuille... rouge.

FOLBERT.—C'est cela !

FAUSTIN.—Celui de M. Duromé ?

FOLBERT (*tressaillant*).—Duromé !... Quoi ? tu sais ?

FAUSTIN.—J'ai lu le nom.

FOLBERT.—Le nom de Duromé ?

FAUSTIN.—Dans l'intérieur... en lettres d'or.

FOLBERT (*à part*).—Malédiction !... Voilà ce

que j'ignorais !... (*Haut.*) Ce portefeuille, il me le faut, à l'instant même... Où est-il ?

FAUSTIN.—Dans le pavillon.

FOLBERT.—Là ?

FAUSTIN.—Oui... caché... avec... avec ce que j'ai de plus précieux...

FOLBERT.—Caché, dis-tu ?

FAUSTIN.—Dans l'armoire, à droite du lit...

FOLBERT.—Près de Maurice ?

FAUSTIN.—Près de moi... Mais ne le dites pas... oh ! ne le dites pas !

FOLBERT (*à part*).—Près de Maurice qui a repris sa raison... qu'un seul mot de Marcel ou de ce misérable peut éclairer... Et là, dans ce portefeuille... cette fausse lettre de change... mon nom... Oh ! je serais perdu... Il n'y a plus à hésiter... le moment est venu de jouer le tout pour le tout !... (*Haut.*) Faustin, te reste-il assez d'intelligence pour me comprendre ? Il s'agit de ta fortune ou de ta perte... Ecoute-moi... Hier, Maurice a fait un éclat... Forçat évadé, il peut, d'un moment à l'autre, être dénoncé et arrêté... tu entends ?

FAUSTIN (*hébêté*).—Oui... arrêté.

FOLBERT.—S'il parle, par un hasard fatal, plusieurs indices peuvent me compromettre... Peut-être viendrait-on à découvrir que, moi aussi, dans cette terrible nuit du 15 février, j'ai paru chez le banquier Duromé ; et comme tu as déclaré le contraire, on te poursuivra comme parjure.

FAUSTIN.—Parjure !

FOLBERT.—La peine est celle des galères.

FAUSTIN.—Miséricorde.

FOLBERT.—Eh bien, moi seul, je puis te soustraire à ce danger...

FAUSTIN (*chancelant*). — Que voulez-vous de moi ?

FOLBERT. — Tu as du courage, n'est-ce pas ?

FAUSTIN. — Du courage ?... (*Regardant sa bouteille.*) J'en aurai.

FOLBERT. — Dès qu'il fera nuit, tu entreras là... (*Voyant que Faustin chancelle.*) Mais tiens-toi donc debout, malheureux !... (*Il le secoue rudement.*)

FAUSTIN. — Oui... entrer là...

FOLBERT. — Armé...

FAUSTIN. — Armé... pourquoi ?

FOLBERT (*avec force*). — Il me faut ce portefeuille, te dis-je !... Mais il me faut aussi...

FAUSTIN. — Quoi donc ?

FOLBERT. — Mais tu ne comprends donc pas ?... (*A part.*) Fou que je suis !... m'en reposer sur cette brute !... Non, moi-même... moi seul...

FAUSTIN. — Vous me disiez...

FOLBERT. — Il suffit... Donne-moi ton passe-partout... Il est possible que je revienne cette nuit.

FAUSTIN. — Vous ! Seigneur Dieu ! que voulez-vous faire ?...

FOLBERT. — Ne t'en inquiète pas... Tu couches dans le hangar, de l'autre côté de ce pavillon ?... N'en bouge pas... Mais ton filleul ?

FAUSTIN. — Il logeait dans le voisinage.

FOLBERT. — Le malade n'a plus besoin de lui... renvoie-le sur-le-champ... Et quoi qu'il advienne ensuite, ne t'étonne de rien... Il ne serait pas étrange qu'on apprît, par hasard, demain matin, qu'un condamné, traqué par la justice, et encore sous le coup d'une exaltation de la fièvre, eût voulu échapper au bagne par un suicide.

FAUSTIN. — Hein ?... que dites-vous là ?

FOLBERT. — Ce qui peut arriver tous les jours... Ton devoir, à toi, c'est d'être aveugle, muet et sourd... Qu'on ne sache pas surtout que je suis venu ici...

FAUSTIN (*d'une voix sourde*). — Comme autrefois... chez M. Duromé !...

FOLBERT. — Malheureux ! assez de souvenirs... Ton salut, je te le répète, dépendra de ta docilité et de ton silence... Tiens, en voilà d'avance le prix. (*Il lui jette une bourse.*)

FAUSTIN (*s'inclinant*). — De l'or !... Vous êtes mon maître ! (*Folbert sort en lui faisant un nouveau signe de discrétion.*)

SCÈNE V.

FAUSTIN, *puis* MARCEL.

FAUSTIN (*seul*). — En voilà des mystères !... Le brouillard s'épaissit... Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il faut sauver mon trésor... oui... cette nuit, avant que personne ne pénètre là... (*Montrant la bourse.*) Encore de beaux louis à y ajouter... (*Comptant.*) Cinq et cinq : dix, et cinq...

MARCEL (*qui vient d'entrer, tendant la main*). — Quinze... excusez du peu !...

FAUSTIN. — Au voleur !... (*Reconnaissant Marcel.*) Ah ! c'est toi, gredin !

MARCEL. — Que vous êtes donc gentil, mon parrain, de m'amasser comme ça un héritage !

FAUSTIN. — Oui, comptes-y !... Je te déshérite, si tu ne m'obéis pas à l'instant même.

MARCEL. — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

FAUSTIN. — Va te coucher.

MARCEL.—Tiens! j'allais vous dire la même chose!... M. Maurice va venir prendre l'air... par ici, débarrassez-moi le jardin...

FAUSTIN.—Moi! le propriétaire!...

MARCEL.—Au hangar, le propriétaire, vite!

FAUSTIN.—Drôle!

MARCEL (*d'un air menaçant*).—Hon!...

FAUSTIN (*baissant la tête*).—Eh bien oui, que j'y rentre!

MARCEL.—Et qu'on ne vous revoie plus jusqu'à demain matin.

FAUSTIN (*à part*).—Alors... j'aurai repris mon trésor! (*Il sort lentement par le premier plan, à gauche.*)

SCÈNE VI.

MARCEL, *puis* MAURICE.

MARCEL.—Il est encore plus abruti que je ne croyais.

MAURICE (*paraissant à la porte du pavillon*).—Marcel!

MARCEL.—Ah! monsieur Maurice! (*Allant à lui.*) Eh bien, êtes-vous un peu remis?

MAURICE (*avec abattement*).—Oui... Après le choc terrible que j'ai reçu, ma raison engourdie commence à renaître... Je pense... je me souviens!...

MARCEL (*donnant le bras à Maurice, qui descend les marches et traverse le théâtre*).—Ah! dame, la crise a été rude!...

MAURICE.—Ah!... pourquoi m'a-t-on rappelé à moi-même?... Ce médecin... à quel beau rêve il m'a arraché!... J'étais heureux, réhabilité!... et maintenant, me voilà retombé dans mon abaissement!... Ah! c'était la folie!...

MARCEL.—Ayez bon espoir, monsieur Maurice...

MAURICE.—Et Henri ?... L'as-tu revu ?

MARCEL.— Oui, monsieur Maurice... Il voulait savoir de vos nouvelles toutes les heures... je lui en ai porté ce matin.

MAURICE.—Qu'a-t-il dit ?

MARCEL.—Rassuré sur votre santé, il m'a remis ce petit mot pour vous. (*Il tire une lettre de sa poche.*)

MAURICE. — Donne ! (*Lisant.*) " Cher Mau- " rice, nous ne perdons pas un instant ; mon " père croit enfin à ton innocence "...

MARCEL.—Oui, oui, il avait l'air très touché, le monstre !... c'est-à-dire le brave homme... car c'est un brave homme !

MAURICE (*lisant*). — " Il est allé à Versailles pour obtenir du roi la revision de ton procès..." Ah ! puisse-t-il réussir ! (*Lisant.*) " Mais jusque-là, il serait imprudent de te découvrir... ta retraite n'est pas assez sûre... et M. de Folbert peut la soupçonner..." (*S'interrompant.*) Que m'importe ! Si je n'avais que lui à craindre...

MARCEL.—Ne vous y fiez pas ; il se manigance quelque chose... Tout à l'heure j'ai entendu mon ivrogne de parrain qui jacassait tout bas avec quelqu'un, et il a de l'or plein ses poches.

MAURICE.—Achevons. (*Il lit.*) " Il faut quitter le pavillon que tu habites ; tiens-toi prêt ce soir même... Tout est concerté avec Marcel... Nous prendrons un chemin qui ne laisse pas de traces... une barque t'attendra sous les fenêtres du pavillon..."

MARCEL (*montrant la rivière*).—Là-bas, à l'ombre des saules... une fenêtre à hauteur d'appui... c'est facile. (*Nuit.*)

MAURICE (*lisant*).—“ Je serai sur le rivage, à quelque distance, prêt à te conduire dans un asile sûr.”

MARCEL.—Voilà la nuit !... Il n'y a pas de temps à perdre... d'un instant à l'autre, on peut faire une descente ici...

MAURICE (*au fond, à gauche*).—Eh mais !... Ne vois-tu rien, là-bas ?...

MARCEL (*regardant*).—Attendez donc... Oui, c'est le batelier... il approche doucement de l'endroit indiqué... il s'arrête devant la fenêtre... Voilà le moment !

MAURICE.—Personne aux environs ?...

MARCEL.—Personne.

MAURICE.—Et ton parrain ?

MARCEL.—Il cuve son vin dans le hangar. Allez !

MAURICE.—Mais Henri ?... Il est seul ?

MARCEL.—Je vais le rejoindre.

MAURICE.—Va vite... et attendez-moi. (*Il entre dans le pavillon.*)

MARCEL (*seul. La nuit e t tout à f it venue*).—Allons vite... (*Il va pour sortir par le fond; s'arrê ant.*) Hein ! (*Prêtant l'oreille.*) Il me semblait avoir entendu... Non, personne. N'importe ! prenons par ici... c'est le plus court. M. Maurice viendra par l'autre porte du pavillon ! (*Il sort à droite par le premier plan.*)

SCÈNE VII.

FOLBERT, *seul.*

FOLBERT (*enveloppé d'un manteau et tenant une lampe sourde. Il paraît au fond, à droite*).—Tout est calme... Faustin a suivi mes instructions...

il s'est retiré... Marcel aussi... Voici le pavillon... tout ce qui peut me perdre... l'homme et la preuve sont là !... Un seul coup peut me sauver... J'ai tout prévu... il ne me faut que du sang-froid... Ce pistolet à côté de lui... cet autre, en cas de malheur... Allons, pas de faiblesse... entrons !... (*Il prend le passepartout et ouvre.*) Pas de lumière. Allons ! (*Il entre.*)

SCÈNE VIII.

MARCEL, HENRI, *puis* FOLBERT, *puis* MAURICE.

MARCEL (*à Henri*).—Est-ce heureux que j'aie été au-devant de vous !... Vous vous étiez égaré... vous feriez mieux de vous embarquer ici, avec lui.

HENRI.—Où suis-je donc ?

MARCEL.—Voici le pavillon, et... (*On entend un coup de feu.*)

HENRI.—Ah ! mon Dieu !

MARCEL.—Qu'est-ce que c'est que ça ?...

FOLBERT (*sortant du pavillon avec le portefeuille.*)—Je le tiens ! et maintenant...

MARCEL.—Qui va là ?...

FOLBERT.—Quelqu'un !... (*A part.*) De l'audace !

HENRI.—Monsieur de Folbert !

MARCEL.—Qu'y a-t-il donc ?

FOLBERT.—Un affreux malheur !... On était à la recherche du condamné !... j'ai voulu le prévenir... Mais dans son trouble... se croyant arrêté, le malheureux !...

HENRI.—Eh bien ?...

FOLBERT.—Il s'est tué...

HENRI.—Tué ! Ah ! Maurice !... Maurice ! (*Il court vers le pavillon.*)

MAURICE (*au fond*).—Henri !... Marcel ! (*Maurice paraît sur la barque.*)

HENRI.—Ah ! Maurice !... Vivant !

FOLBERT (*stupéfait*).—Maurice !... Qui donc ai-je tué ? (*Marcel entre dans le pavillon.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, KERVEGUEN, *et* DES SERVITEURS *apportant des flambeaux. Le théâtre s'éclaire.*

KERVEGUEN.—Quel est ce tumulte ? C'est un ordre de paix que j'apporte ici... Monsieur de Rochebrune, Sa Majesté m'a accordé ma demande ; votre procès sera revisé, et vous êtes libre sous caution.

MAURICE.—Ah ! monsieur !

MARCEL (*sortant tout effaré du pavillon*). —Ah ! mon pauvre parrain !... assassiné !...

TOUS.—Assassiné !...

MARCEL (*montrant Folbert*).—Et voilà l'assassin !...

KERVEGUEN (*apercevant Folbert*). — Monsieur de Folbert !

MARCEL.—Une fière canaille, allez, mon amiral !... Ce n'est pas à mon parrain qu'il en voulait, c'était à M. Maurice.

FOLBERT.—Moi ! et pourquoi ?

FAUSTIN (*tout sanglant, paraissant sur la porte du pavillon, et se soutenant à peine.*—Pour voler le portefeuille rouge !...

FOLBERT (*reculant*).—Ah !

FAUSTIN.—Celui de... de Duromé !... (*Il retombe et meurt.*)

Maurice.—Duromé ! (*Il s'élance vers Folbert ; M. de Kerveguen l'arrête et fait signe à deux serviteurs qui se jettent sur Folbert, et lui prennent le portefeuille.*)

Maurice.—Voyez, amiral, voyez... Le reçu des quarante mille francs doit s'y trouver... le prix de la parure... la preuve de mon innocence !

Kerveguen. — Le voilà ! (*Retirant un autre papier.*) Et cette lettre de change ! (*A Folbert.*) De vous !

Folbert.—Tout est perdu !... (*Il profite d'un moment où il est libre, et tire de sa poche un autre pistolet pour se tuer.*)

Kerveguen (*faisant signe aux hommes qui l'entourent*).—Arrêtez !... Cet homme est réservé à la justice !... Qu'il vive assez, marquis de Rochebrune, pour faire éclater votre innocence !

Maurice (*les yeux au ciel*).—Notre devise est sainte, ô ma mère ! " Dieu seul nous sauve ! "

Marcel (*à Folbert*).—Ah ! brigand ! te voilà pris !... Ah ! dans ma joie... je crois que j'embrasserais... l'orang-outang !

Rideau.

